

JOURNAL
HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe , & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

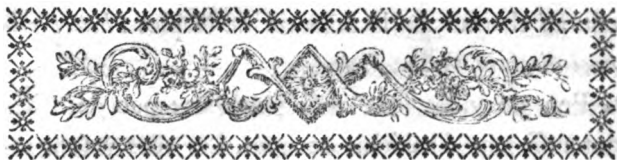
. . . . *Profit nostris in montibus ortum.*
Enéide , liv. IX.

A O U T 1782.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.



JOURNAL

DE NEUCHÂTEL.



Lettres d'un voyageur Anglais, &c. Troisième Extrait.

LA situation de Naples est l'une des plus belles de l'univers. C'est une preuve, entre mille autres, du bon goût de la nation Grecque, à laquelle cette ville doit son origine. Tous les environs sont enchantés; tout ce qui se présente à la vue est beau. « Ce pays, dit M. Moore, est la patrie des zéphirs, qui parfument l'air qu'on respire de l'encens qu'exhalent les fleurs de la campagne la plus riante & la plus fertile du monde.

La ville en elle-même est très-belle. C'est un vaste amphithéâtre, qui descend par une pente douce vers la mer. Les rues larges & bien pavées donnent sur la baie. Les maisons, bien bâties & commodés, sont plates au sommet & couronnées de vases à fleurs, d'arbres fruitiers en caisse : ce qui produit l'effet le plus agréable.

Si le Vésuve était plus éloigné, rien ne manquerait.

A ij

rait au charme de la situation de Naples : *heu ! mī-naci nimium vicina Vesevo.*

Peu de villes sont aussi peuplées : peu de villes ont aussi peu d'habitans occupés. Les rues y sont incessamment remplies d'une telle foule de gens désœuvrés , que le bruit qu'ils font étouffe celui des voitures.

Le peuple y est doux & bon ; car il est rare qu'il s'élève des querelles dans cette foule oisive. Il est vrai que , au lieu de faire usage de liqueurs échauffantes , le peuple de Naples boit de l'eau glacée & de la limonade : boisson rafraîchissante & paisible , qui peut fort bien contribuer à entretenir ce calme.

Des déclamateurs y récitent quelquefois dans les rues à la populace attroupée , qui les écoute & les paie , quelque morceau de l'Arioste , quelque aventure romanesque , ou même quelque histoire des tems anciens. Amusement très-innocent & très-peu coûteux , qui peut être utile , donner au peuple quelques connaissances superficielles , & adoucir un peu ses mœurs.

Sur cent Napolitains à peine en trouverez-vous un seul qui ne soit pas superstitieux ; à peine aussi un qui soit chaste , fût-ce parmi les moines , dont cette ville est aussi bien fournie qu'aucune autre au monde. Et la continence , dit le voyageur , n'y est pas estimée en proportion de sa rareté. C'est assez l'ordinaire : plus une vertu est rare dans un siècle ou dans un pays , moins elle y est estimée. On n'a garde

d'estimer ce qu'on se sent incapable de faire.

A l'occasion des différentes classes de personnes que l'on trouve à Naples, le voyageur se met à moraliser, & dit bien des choses intéressantes, il est vrai, mais qui n'appartiennent pas plus à un *Essai sur la société & les mœurs des Italiens* (c'est le titre particulier de ces deux derniers volumes) qu'à tout autre ouvrage. Et comment encore s'est fourrée là une longue lettre sur la consommation ? Il y a du reste dans ces réflexions, comme dans tout l'ouvrage, assez de justesse & de gaieté pour faire pardonner quelques longueurs.

Quand on parle des rois en général, on en dit ce qu'on veut ; mais dès qu'il est question d'un monarque vivant, il ne faut en parler qu'avec admiration : « & l'on doit avoir toujours présens les noms de Salomon, d'Alexandre, de César, de Titus & de Trajan, pour pouvoir les placer à propos dans l'occasion. . . » Après cet exorde, M. Moore nous dit que le roi de Naples réussit dans tout ce qu'il entreprend ; qu'il exerce lui-même ses troupes avec une précision que toute sa cour admire ; qu'il a à la chasse des succès que le roi d'Espagne son pere lui envie ; qu'il excelle à jouer au billard ; qu'aucun Anglais ne méprise plus que lui les manieres françaises ; que d'ailleurs il est bon fils, bon mari, bon pere & bon maître. En visitant le magnifique palais de Caserte, auquel plusieurs centaines d'ouvriers tra-

vail'ent depuis plus de trente ans, & qui, lorsqu'il sera achevé, ne le cédera ni à l'Escorial, ni à Versailles, notre voyageur s'avise d'y remarquer dans les jardins une mer & une isle factices, imitation en petit de la baie de Naples & de ses isles : dans l'isle est un château très-régulièrement fortifié, & muni de canons de neuf à dix onces de balle, qui rappellent à l'esprit les belles inventions de l'oncle Tobie, & semblent destinés à foudroyer les grenouilles du fossé, lorsqu'elles entreprendront d'escalader le rempart. Et toutes ces choses sont pour l'amusement de sa majesté Napolitaine.

Dans ce royaume, comme dans presque toute l'Europe, on voit une noblesse également altière à l'égard du peuple, & servilement dépendante du souverain, dont elle emprunte tout son éclat. Tel est l'amour de l'homme pour la domination, qu'il achete volontiers (a) par l'obéissance le droit de commander. La noblesse Napolitaine ne voyageant point, ne voyant d'autres représentations dramatiques que celles des opéra, n'étant point appelée à des emplois qui exigent beaucoup de lumières, se met fort peu en peine de s'instruire. . . « Leur fortune & leur titre leur venant tout naturellement & sans peine, ils ne croient pas devoir interrompre par le sérieux de

(a) *Omnia serviliter pro dominatione*, a dit le penseur Tacite.

l'étude l'innocent enjouement de leur enfance , ou l'aimable gaieté de leur jeunesse. . . » Aussi est-il bien rare qu'il y ait dans cet illustre corps *de fots & ennuyeux pédans de college* , ou de ces *génies exaltés* , toujours dangereux , qui vont troublant par leurs idées le repos du monde. Robertson a dit que *la force d'esprit , la connaissance de sa propre dignité , le courage dans les entreprises , l'invincible persévérance dans l'exécution , le mépris du danger & de la mort sont les vertus caractéristiques des nations non civilisées*. M. Moore observe très-bien que la noblesse étant depuis long - tems civilisée , parvenue au comble de la civilisation , doit avoir échangé ces qualités contre le goût des arts qui ornent un siècle policé : le jeu , la musique , la galanterie , l'élégance des manieres & de la parure , mille raffinemens de luxe , sont ses qualités ordinaires. A Naples , la foule des désœuvrés est une pépinière où les nobles ont la facilité de choisir une quantité de laquais qui , moyennant un salaire très - modique , servent pendant le jour , sans qu'on les nourrisse ni les loge. Aussi n'est-il point de pays où l'on ait autant de domestiques. Une autre branche de luxe y fleurit plus qu'en aucune autre contrée de l'Europe ; c'est le luxe des équipages. Les gens à la mode passent une partie de la soirée à se promener au cours dans un carrosse élégant & magnifique , bien doré , bien vernis , attelé de six chevaux , précédé de deux coureurs , chargé

de trois ou quatre laquais sur le derrière : les carrosses qui vont rencontrent la file des carrosses qui viennent ; on se salue avec un sourire gracieux. Fastueux & triste amusement , où la vanité seule jouit !

C'est dans la bourgeoisie qu'ici , comme par-tout , on trouvera le plus d'instruction , de jouissances vraies & de vertus. On y fait peu de grandes fortunes , en sorte que le fils hérite de la profession de son père & profite de son expérience : ce qui est un avantage pour la société.

Trente mille oisifs , auxquels l'occupation manque plutôt que la volonté de s'occuper , qui n'ont rien , pas même un gîte pour la nuit , qui vivent de pain & de soupe qu'on leur distribue à la porte des couvens , ont les rues de Naples pour séjour : on les appelle *lazarons*. Ils sont presque nus , errent à l'aventure & dorment sous l'abri de quelque portique. Quoique très-nombreux & par là redoutables , quoiqu'accusés d'être turbulens , ils sont peu ménagés : le coureur insolent , qui précède le carrosse du noble , les frappe de sa canne , & ils s'écartent patiemment. Où est leur turbulence ? Mais par-tout l'orgueil du riche hautain se plaint de l'insolence du pauvre.

Une classe innombrable & très-riche , quoique plus inutile encore que celle des *lazarons* , est celle des moines. Naples en fourmille. Ils ont le tiers des revenus de l'état. Ils font de tous les amusemens , vont au spectacle sans scrupule & sans scandale , ne

se mortifient en rien , & n'en sont pas moins sincèrement superstitieux , pour être fort sensuels.

Le voyageur a assisté au fameux miracle de la liquéfaction du sang de S. Janvier , & s'est persuadé que le succès du miracle ne dépend pas des prêtres. Cette fois-là il avait peine à s'opérer ; on agitait en vain la phiole sacrée ; le peuple murmurait contre le saint , commençait à s'indigner de son opiniâtreté ; quelques-uns le traitaient de *vieux coquin* , d'*ingrat à face ridée* : l'archevêque très-embarrassé aurait souhaité de tout son cœur que le miracle s'opérât , & le miracle ne s'opérait point ; il se fit attendre jusqu'à nuit tombante , encore fut-il très-équivoque. Qu'est-ce donc que ce miracle-là ?

Quatre couvens , que M. Moore a eu occasion de visiter , lui ont paru les plus superbes & les plus commodes qu'il y eût au monde. Les églises sont aussi d'une richesse que rien n'égale.

Tout cela mérite moins d'attention que les ruines d'Herculanum & de Pompéïa : mine curieuse pour les antiquaires , que l'on continue d'exploiter. Comme ces deux villes , ensevelies autrefois sous la cendre brûlante que vomissait le Vésuve , n'étaient pas fort considérables , il n'est pas surprenant qu'on n'y ait pas retrouvé de grands chefs-d'œuvres de l'art : les peintures qu'on en a retirées prouvent parfaitement que dans ce genre les anciens avaient été jusque là , mais non pas qu'ils n'avaient été jusque là. On y

trouve aussi des peues que les Romains avaient poussé fort loin l'art de la cuisine , & *ressemblaient , beaucoup plus qu'on ne l'imagine généralement , aux grands hommes de nos jours* à cet égard. Il y a dans leurs moules de pâtisserie , dans leurs instrumens de cuisine , &c. une profusion & une variété admirables.

On ne va point à Naples sans visiter ce terrible Vésuve , dont les éruptions ont si fort changé la face de tous les lieux voisins. M. Moore l'a visité : mais il n'en parle pas plus en naturaliste , qu'il ne parle en connaisseur des statues & des tableaux ; il n'est pas non plus connaisseur en laves , & ne prétend point assigner au monde une antiquité plus reculée que ne le fait Moïse , dont le récit , selon lui , vaut bien , après tout , les hardis calculs de nos raisonneurs , *aussi exposés pour le moins à se tromper que lui*. Il les accuse même de calomnier le monde , en le faisant si vieux... « Car on pourrait passer bien des folies & des étourderies à un monde qui n'a que cinq ou six mille ans , qu'on ne pardonnerait pas à celui qui serait beaucoup plus âgé. »

Il visite avec beaucoup plus de plaisir le lieu où l'on croit communément qu'est le tombeau de Virgile , & se met de fort mauvaise humeur contre les douteurs inquiétans qui , au lieu de garder pour eux seuls les doutes qu'ils s'avisent d'avoir sur ce sujet , troublent indiscretement le repos de ceux dont les idées étaient fixées. Cette mauvaise humeur me paraît très - légitime.

De même, revenant dans la Campagne de Rome ; il parcourt avec délices, son Horace à la main, les belles campagnes de Tivoli, si souvent chantées par ce poète aimable ; & il en fait une peinture si charmante, ainsi que de celles de Fieschi, où la plus grande partie de la noblesse Romaine passe maintenant la belle saison, qu'il donne l'envie de voir ces beaux lieux à l'amateur de la nature, autant que la description des statues & des tableaux peut inspirer à l'amateur des arts le desir de parcourir l'Italie. M. Moore n'a rien vu d'aussi beau que ces paysages, même en Suisse : lui, qui ne décrit jamais, il n'en parle point sans enthousiasme. Cela me fait croire que M. Sherlock a dit vrai, que la nature est en effet plus belle & plus riche en Italie qu'ailleurs, que c'est là que sont aussi les chefs-d'œuvres inimitables qui, plus encore que ceux des arts, contribuent à l'embellissement de cette terre favorisée.

Suivons notre voyageur à Florence, ville bien digne d'être visitée, tant par sa propre beauté que par la multitude des chefs-d'œuvres qu'y a rassemblé la magnificence des Médicis. De très-belles statues ornent les rues, les places, les façades des palais, & le commun peuple ne les défigure, ne les mutilé point ; elles sont sans aucune draperie : on s'accoutume à les voir ainsi, & la rencontre d'une statue de l'immodeste dieu des jardins n'effarouche point les timides regards de la jeune fille innocente. L'air

sain & content des payfans , la propreté , l'élégance même qui relève les agrémens de la figure de leurs femmes , ornent encore plus Florence , au gré de M. Moore , que toutes ces statues.

Le grand-duc ressemble peu au roi de Naples. Plus vif que l'empereur & l'archiduc , il est , comme eux , complaisant , affable & d'un bon naturel : mais son parler est impétueux , ses mouvemens le sont aussi. D'ailleurs , il a la levre épaisse de la maison d'Autriche.

On connaît les trésors que renferme la fameuse galerie de Florence , consacrée aux beaux arts , & remplie de leurs plus précieux monumens : il y a un cabinet pour la physique , un pour l'astronomie , un pour les porcelaines , un pour les médailles , un pour les antiquités. C'est la plus superbe collection qu'il y ait en Europe.

Nous retrouvons ici l'usage de se promener en carrosse des Napolitains : nous y retrouvons aussi , quoique toujours dans cette musicale Italie , des gens si peu sensibles aux beautés de la musique , qu'ils font communément leur partie à l'opéra , & ne l'interrompent que lorsque le ballet attire plus puissamment leur attention.

Quant aux *figisbés* , dont le nom dérive de l'usage de parler à l'oreille de leurs dames , ces équivoques & scandaleux *chuchoteurs* sont assez connus. Observons seulement que le figisbéat n'est établi que dans

les classes supérieures de la société : ni le peuple , ni les bourgeois n'ont adopté cette galante institution ; elle n'est pas faite pour eux. Dans cette classe non civilisée , le mari passe dans la société de sa femme & de ses enfans le peu de tems que lui laissent ses occupations , & il est jaloux comme autrefois. Cette jalousie était générale dans les anciens tems : elle avait tenu bon contre les loix , contre la religion ; elle ne céda qu'à la crainte du ridicule , & ce ne fut que chez les gens du bon ton. D'un excès ils passèrent à l'autre ; c'est l'usage : un mari ne perdait jamais sa femme de vue ; un mari n'osa plus paraître avec sa femme. *In vitium ducit culpæ fuga*. Il lui choisit donc un surveillant ; il lui nomma un figisbé pour gardien : on devine ce qui dut en résulter à la longue. Tout figisbé n'est pourtant pas suspect d'être amant : ce n'est quelquefois qu'un parent pauvre , serviteur humble , timide & assez rudement traité , à qui son emploi ne vaut que le privilege d'entrer partout sur les pas de son impérieuse souveraine.

Mais d'où vient que l'amour & la galanterie , sous mille formes différentes , jouent un si grand rôle aujourd'hui dans presque toute l'Europe ? Chez les anciens Grecs & Romains il en était à peine question : en Angleterre , les intrigues amoureuses sont très-rare. Cela viendrait-il de ce que , dans tout pays ; où il est permis aux hommes d'espérer qu'ils parviendront , en s'occupant des affaires publiques , l'amour

n'est plus qu'un objet secondaire ; au lieu qu'il est tout pour ceux qui n'osent se mêler de politique ? Cette passion n'est-elle que le jouet des désœuvrés ?

En France , c'est l'occupation de la vie entière ; mais c'est la légèreté même. En Italie , on n'en est pas moins occupé ; mais la constance en amour y est encore une vertu. En Allemagne , on en est distrait par l'application constante qu'exige , même en pleine paix , la profession des armes ; & rien de plus sérieux que l'amour habillé à l'allemande ; *l'étiquette dirige les fleches de Cupidon* ; & la laideur , pourvu qu'elle puisse prouver ses quartiers de noblesse , ne manque point de soumis adorateurs.

Les amans sont moins intéressans que les payfans. Parlons des payfans d'Italie.

Leur sort n'a point paru à M. Moore aussi triste qu'il l'avait cru. Il y a parmi eux plus de pauvreté que de misère : car deux fléaux rendent misérables les pauvres des autres pays , & ces deux fléaux sont presque ignorés du pauvre en Italie , le froid & la faim. Un climat doux , un sol fertile , des vivres en abondance & à bon marché , la nourriture que l'indigent va recevoir à la porte des couvens , tout dans cet heureux pays fait perdre à l'indigence son aiguillon. Aussi le pauvre , peu soucieux de sa subsistance , n'y travaille-t-il que très-moderément : il aurait bien peu , s'il était hors d'état de se procurer un manteau de grosse étoffe pour passer ses trois mois d'hiver , & il n'a besoin que de cela.

Ce peuple , a - t - on dit , est superstitieux. Oui ; mais en est-il plus à plaindre ? Il y a dans la superstition un mélange de vraie religion , qui nourrit & qui console. De plus , les pratiques superstitieuses occupent agréablement le peuple , l'amuse , remplissent ses loisirs : c'est tout au moins un passe-tems qui empêche que le paresseux n'en cherche quel-qu'autre plus funeste.

Vous souvenez-vous , lecteurs , d'une scène d'Athalie , où cette reine philosophe demande à Joas à quoi il s'occupe & quelles peuvent être ses récréations ? L'enfant répond avec l'aimable naïveté de son âge :

Quelquefois à l'autel

Je présente au grand prêtre , ou l'encens , ou le felt

J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies.

Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

L'ambitieuse & fiere Athalie ne comprend rien à tous ces petits plaisirs religieux ; ils lui font pitié.

Eh quoi ! vous n'avez point de passe-tems plus doux ?

Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.

Voilà justement la manière de raisonner de plusieurs voyageurs sur le peuple d'Italie.

M. Moore a si peu de la tournure d'esprit qui fait raisonner ou déraisonner ainsi , qu'il prend ici par occasion la défense des ecclésiastiques. Quelque penchant qu'on veuille leur supposer à la tyrannie , ils ne font point

des maîtres durs , & les payfans qui dépendent des monasteres sont en général fort heureux. La mauvaise administration des revenus , la dissipation & le luxe , auxquels nuls revenus ne peuvent suffire , engagent souvent un seigneur de terre à vexer ses payfans : un couvent ne saurait en avoir les mêmes raisons. La domination d'un ecclésiastique sera d'ailleurs plus ou moins adoucie par le rôle de douceur que lui imposent les bien-séances de son état : fût-il loup , il prendra du moins l'habit & la voix du berger , & cette gêne sera salutaire pour le troupeau. Que déclame-t-on si fort contre l'intolérance des prêtres ? Le sanguinaire Henri VIII , le noir Philippe II , le forcené Charles IX étaient-ils donc prêtres ? De plus , est-il juste de confondre dans cette accusation , lors même qu'elle serait mieux fondée , le clergé protestant avec le clergé romain ?

Ceux qui ne sont pas catholiques ont communément la sottise de croire qu'un prêtre catholique ne croit rien de tout ce qu'il dit : on leur suppose charitablement trop d'esprit pour ne pas être des hypocrites. C'est manquer d'esprit que de croire ainsi impossible qu'un homme d'esprit croie de bonne foi ce qu'on ne croit pas soi-même : c'est le propre des fots. Et il est des fots dans les deux partis : à entendre tel brave théologien , tout incrédule croit au fond du cœur. Au dire des incrédules , tout théologien

homme

homme d'esprit est un hypocrite qui ne fait que semblant de croire. C'est revanche.

Et qui crie le plus haut contre l'inutilité des moines, contre leur sensualité ? Des hommes plus inutiles & plus sensuels qu'eux. Trop de couvens, & de riches couvens, c'est un mal ; & personne ne pense à le nier. Mais qu'il est petit ce mal, dont on s'occupe tant aujourd'hui, en comparaison de tant d'autres maux qui gangrenent l'Europe, & auxquels on ne songe point à remédier ! Le luxe, la dissipation, le libertinage nuisent bien plus à la population que les couvens : les moines étaient inutiles ; d'autres sont nuisibles. . .

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Laissons les ecclésiastiques, & revenons à nos paysans, pour copier encore ce qu'en dit M. Moore, après avoir parcouru les campagnes fertiles de la Lombardie. Un Suisse ne saurait omettre cette citation.

« Les paysans, quoique plus à leur aise que dans plusieurs autres provinces, ne le sont pas autant qu'ils devraient l'être dans un terrain aussi fertile. Pourquoi les habitans des riches plaines de Lombardie, où la nature répand ses dons avec tant de profusion, sont-ils moins opulens que ceux des montagnes de Suisse ? Parce que la liberté, dont l'influence est plus puissante que la chaleur du soleil & l'haléine des zéphirs,

Année 1782.

B

qui couvre de terre les rochers arides , dessèche les marais , chasse les vapeurs nuisibles , & change les bruyeres en pâturages ; parce que la liberté donne au laboureur un air satisfait & riant , fait qu'il desire l'augmentation de sa famille & la voit s'accroître avec joie. Et la liberté a déserté les champs fertiles de Lombardie , pour aller habiter les monts escarpés de la Suisse. »

Hâtons-nous vers notre but. Ne nous arrêtons , ni à Milan , pour observer comment l'esprit italien y a été modifié par la civilité des Français , la gravité des Espagnols , la bonne-foi des Allemands , tour-à-tour maîtres de ce duché ; ni à Turin , pour admirer la cour de l'Europe la plus soumise aux loix de l'étiquette , où tout se fait toujours aux mêmes heures , où tout est uniforme , invariable , plus régulier que la pendule la mieux réglée ; ni au passage du mont Cenis , dont on a si fort exagéré les risques , & dont la facilité est ce qui surprend le plus notre voyageur , selon lequel au reste *ce monde doit paraître* , à ceux des habitans de ces montagnes qui n'ont jamais vu d'autres contrées , *une masse bien raboteuse & bien lourde.*

La dernière lettre traite des voyages. M. Moore les croit très-utiles ; mais il ne veut pas qu'un jeune homme les fasse avant sa vingtième année , ni sans avoir au préalable bien fait ses études. Alors seulement les voyages le formeront , développeront ses

idées, étendront ses lumières, dégageront son esprit des préventions nationales. A ce dernier égard ils sont sur-tout utiles aux Anglais, sur lesquels il semble presque qu'ait été prononcée la même malédiction (a) que sur le fils-d'Agar & sur sa race: *Ismaël sera semblable à un âne sauvage: il levera sa main contre tous, & tous leveront la main contre lui.* Pour moi, qui ne suis point partisan des voyages, je ne fais que rapporter cela sans l'approuver: je ne fais s'il ne vaut pas mieux encore demeurer *semblable à un âne sauvage.* Est-ce un si grand mal? G.



Nouveau voyage en Espagne, dans lequel on traite des mœurs, du caractère, des monumens anciens & modernes; du commerce, du théâtre; de la législation, des tribunaux particuliers à ce royaume; & de l'inquisition; avec de nouveaux détails sur son état actuel & sur une procédure récente & fameuse. Deux vol. in-8°. imprimés à Londres; & se trouve à Paris, chez Barrois le jeune. 1782.

C'EST promettre beaucoup. . . Et il faut cependant convenir que l'auteur anonyme de ces *Essais sur l'Es-*

(a) Ainsi s'exprime M. Moore, & il s'exprime mal: car cette prophétie de l'ange est plutôt une bénédiction qu'une malédiction, nonobstant la comparaison de l'âne sauvage.

pagne y tient assez bien tout ce que ce titre promet. On y trouve de tout , des détails curieux & intéressans sur presque tous les objets , des morceaux fort agréables , & de tems en tems des choses neuves. On y prend de l'Espagne & des Espagnols une idée plus distincte & plus avantageuse que celle qu'on en a communément. En voilà sans doute plus qu'il n'en faut pour dédommager le lecteur équitable de quelques longueurs , de quelques descriptions un peu arides , de quelques listes de tableaux , & de je ne fais combien d'inscriptions que le voyageur aurait pu se dispenser de transcrire.

Quant au style , ses négligences & ses incorrections sont rachetées par l'élégance & la chaleur avec laquelle plusieurs morceaux sont écrits. Ce sont des lambeaux de pourpre.

*Purpureus , late qui splendeat , unus & alter
Assuitur pannus.*

Que cela fasse , tant qu'on voudra , un style inégal ; j'admirerai l'éclat de la pourpre par-tout où il frappera mes regards.

Comment lire sans plaisir , par exemple , ce que dit l'auteur des combats de taureaux ? Il en a vu , de ces spectacles barbares & sauvages , pour lesquels on reproche à la nation Espagnole d'être si passionnée ; & , nonobstant toute sa sensibilité , dès la seconde course , sa répugnance affaiblie faisait place à l'intérêt.

ret; & au dixieme taureau , il avait peine à retrouver cette antipathie qu'il croyait invincible. . . « Ce spectacle , je dois l'avouer , a des momens attachans & superbes. Un fier taureau , qui se précipite dans l'arene , aiguillonné , ensanglanté dès les premiers coups , sans cesse attaqué par trois piqueurs , environné de ses ennemis , qui n'ont pour se mettre à l'abri de ses fureurs qu'un léger manteau de soie ; ce taureau mugissant , furieux , écumant , grattant la terre de son pied , drapant sa tête de l'étoffe qui a servi de rempart à ses coups , se présente dans des attitudes si nobles , si pittoresques , qu'on ne peut s'empêcher de suivre ses mouvemens , de prendre même en quelque sorte son parti contre les hommes de boue & de sang qui l'environnent. Oui , je conçois les acclamations & les cris de joie de la foule , je conçois ces applaudissemens répétés , tous ces mouchoirs voltigeant dans les airs , ces trépignemens qui font retentir l'amphithéâtre , lorsque le taureau s'élance sur son piqueur , éventre le cheval , jette au loin le cavalier , & , fier de sa victoire , se détourne en un clin d'œil pour en chercher une nouvelle. Qué cet animal est beau , fier & courageux ! C'est le héros de la piece ; & dès qu'il est vaillant , il intéresse. Les hommes qui l'attaquent ne sont plus des hommes : dans l'arene , les qualités se confondent ; & le plus fort & le plus brave est celui qui mérite

d'être applaudi. » Il semble, en lisant cela, qu'on voie le combat.

Nonobstant l'intérêt qu'a pris le voyageur à ces spectacles célèbres, il les désapprouve. (Je ne fais si J. J. Rousseau serait de son avis.) Il les appelle *des fêtes de boucherie*, & ne voudrait pas que les femmes, que de jeunes filles intéressantes « vinssent exercer là leur sensibilité, & fixer les convulsions du taureau, sa rage expirante, le sang qui se mêle à l'écume & qui sort en torrent de sa bouche... Le sang ruisselle, dit-il : on s'accoutume donc à voir du sang. »

On comprend d'ailleurs que tous ces nombreux taureaux, nourris dans l'inutilité pour être tués en cérémonie & très-chèrement pour le public, sont autant de bœufs enlevés au cultivateur. Grande raison, sinon pour abolir des jeux si chers (a) au peuple, que, pour pouvoir y assister, il engage ses meubles & ses habits, au moins pour diminuer le nombre des victimes.

Comment encore lire sans plaisir des descriptions

(a) Par-tout, & de tout tems, le peuple, qui aime toute émotion forte, a eu la fureur de semblables jeux. Il fallait aux Romains du pain & les jeux du cirque, *panem & circenses* ; ils se passionnaient pour ces jeux, & s'y partageaient en factions acharnées, comme font les Espagnols aux combats de taureaux, les Anglais aux combats de coqs, & les Français à l'opéra : car encore faut-il bien disputer sur quelque chose.

vraiment poétiques que nous fait le voyageur de quelques-uns des lieux qu'il parcourt ? Il aime à peindre ; son imagination est comme une onde argentée qui embellit les objets qu'elle réfléchit à l'œil. On en jugera par quelques exemples.

En Catalogne , le mont Serrat attire ses regards. . . « Rien n'est plus pittoresque que cette montagne. Elle est si élevée que , lorsqu'on grimpe à sa cime , les montagnes voisines semblent s'affaisser & se mettre de niveau avec la plaine. De cette hauteur on découvre jusqu'aux isles Baléares , qui en sont éloignées de plus de soixante lieues. . . » On veut que le nom de *mons Serratus*, *mont en scie*, ait été donné à cette montagne , parce que les rocs escarpés qui le composent , paraissent de loin déchiquetés & dentelés comme une scie. Au pied d'un de ces rocs est le monastere où le fameux Ignace devint chevalier de la Vierge , & d'où il sortit pour fonder son ordre. Ce saint - là fut plagiaire : il copia mot à mot un livre intitulé , *Exercices de la vie spirituelle*, qu'avait composé un cousin du cardinal Ximenès , étant abbé du mont Serrat : ce livre a été fort admiré , vu surtout l'ignorance de l'auteur prétendu ; & les jésuites ont dit que la Vierge l'avait inspiré à son chevalier. On voit que l'inspiration se réduit à peu de chose. Je reviens au voyageur , que cette anecdote m'a fait oublier un instant. . . « La partie la plus intéressante de la montagne est le désert. C'est là que sont répan-

plusieurs hermitages, asyles touchans de la contemplation. Chacune de ces solitudes, qui de loîn paraît dénuée de tout, a une chapelle, une cellule, un puits creusé dans le roc, & un petit jardin. Les hermites qui les habitent, sont pour la plupart des gentilshommes qui, dégoûtés du monde, viennent dans ce séjour tranquille se livrer entièrement à la méditation & au silence. On est étonné, en parcourant ces roches menaçantes, de rencontrer des vallons délicieux, de trouver la verdure & l'ombrage au sein de la stérilité, de voir des cascades naturelles se précipiter de la cime de ces pointes hérissées, & ne troubler le silence qui regne dans cet asyle que pour le rendre plus intéressant. »

Parlons aussi en passant, d'une montagne de sel qui se trouve dans la même province. Ce sel est de toutes couleurs, nuancé de verd, de bleu, d'orangé, de violet; « de sorte que, lorsque la montagne est éclairée des rayons du soleil, on croit voir ces montagnes de diamans, de rubis & d'émeraudes, si communes dans les descriptions charmantes du pays des fées. » On le taille; on lui donne mille formes diverses; on en fait des fruits colorés qui trompent l'œil, des vases, des urnes, toutes sortes d'ouvrages, à l'épreuve du tems, mais non de l'humidité. Une partie de la montagne est couverte de plantes; la cime est ombragée par une forêt de pins; le vin des environs est excellent.

Voulez-vous d'autres échantillons du style de l'auteur ? Je vous citerai ce qu'il dit de la traversée des Pyrénées... « Plus on avance , plus les sites deviennent pittoresques ; quoiqu'on se trouve de tems en tems resserré comme dans un gouffre , & que la vue n'ait souvent pas la liberté de s'étendre à plus de cent toises , la scene est si variée que les idées qu'elle inspire sont quelquefois sublimes & toujours intéressantes. Tantôt un bois sombre élève sa tête dans la nue ; mille pieds de chênes vigoureux étendent , entrelacent leurs branches , pour former une retraite au passant & lui dérober le ciel : tantôt une étroite prairie lui offre le chevreau bondissant : plus loin , c'est une cascade qui se précipite & qui trouble le silence des montagnes. Tous les verds imaginés par la nature sont ici rassemblés & confondus. Ces collines paraissent avoir été amoncelées pour le sentiment & la poésie ; & cependant elles ne sont habitées que par de noirs forgerons & quelques laboureurs. »

Je vous citerai la maniere dont il passe de la description des danses vives , voluptueuses & lascives de Cadix , à une discussion sérieuse & intéressante sur les inconvéniens de la trop grande liberté accordée au commerce des Indes , (a) dont cette ville avait auparavant le privilege exclusif. « Tel est le sort de

(a) D'après les principes de l'abbé Raynal , dont le livre , quoique proscrit en Espagne , y est lu , & influé sur les opérations du gouvernement.

l'homme qui voyage. Il quitte la cabane où il a partagé le pain bis & le lait d'un paisible laboureur , pour se transporter devant une superbe colonnade : il traverse une prairie riante & solitaire , pour grimper à la cime des montagnes , ou se précipiter dans les abîmes des vallées. Ainsi , l'esprit encore ému des attitudes voluptueuses de la danse , je dois prendre part à tous les soucis du commerce , & suivre la flotte & les galions. »

Je vous citerai sa réflexion sur la sépulture des rois d'Espagne. . . « J'avoue , malgré mon admiration pour ce riche amas de tombeaux , que l'aspect d'un cimetière de campagne en Angleterre m'a inspiré des idées plus mélancoliques ; & que j'ai lu avec plus de plaisir les lignes *sentimentales* (a) gravées par un fils , une fille , une épouse , sur l'humble pierre qui s'élève au milieu de ces tombes agrestes , que tous ces noms pompeux relevés en bosse sur le jaspe & le marbre. »

L'homme qui écrit ainsi , écrit bien quand il veut ; mais il faut convenir qu'il ne le veut pas toujours.

L'Espagne est peu connue. Ceux qui font le tour de l'Europe , traversent la Hollande , entrevoient la Suisse , parcourent l'Allemagne , visitent l'Italie , & ne daignent pas même penser à l'Espagne.

Elle est pourtant digne d'être connue ; elle offre

(a) Je n'aime pas ce mot.

bien des objets à la curiosité des voyageurs.

Qui n'aimera point à visiter avec notre auteur Morviedro, rebâtie sur les ruines de la fameuse Sagonte, dont les habitans, transportés d'un courageux désespoir, se firent un bûcher de leur ville, & ne laissèrent à Annibal vainqueur que des tas de cendres, de cadavres & de décombres ? exemple admiré des anciens, mais que nous devons naturellement regarder comme un acte de fureur & de folie, attendu qu'aucun peuple moderne ne voudrait l'imiter. Silius Italicus en parle dans son poëme avec un enthousiasme mêlé d'effroi : il emploie les expressions de *gloria infelix*, *laudandaque monstra*, & *tristia facta piorum* (a) pour faire entendre ce qu'il pense de cette grande action, *opus nobile*. « Allez, s'écrie-t-il, peuple vaincu, foule vénérable, âmes fières & célestes, dont aucun siècle n'égalerait les hauts faits, ornement de la terre, allez prendre place dans l'Elisée, & ornez le séjour fortuné des justes. » (b)

A Morviedro, tout est plein d'antiquités, entre lesquelles on distingue le théâtre de Sagonte, monument imposant du génie vaste & de la magnifi-

(a) Gloire funeste, sainte barbarie, monstrueuse vertu... Mais le latin dit beaucoup mieux cela.

(b) *At vos fideæ, quas nulla aquaverit atas,*

Ite, decus terrarum, anima, venerabile vulgus !

...Elysium, & castas sedes decorate piorum.

cence de ces Romains, toujours grands, même dans leurs plaisirs, qui dans tous leurs ouvrages se sont occupés de la postérité, & ont su heureusement allier « la beauté des formes à l'étendue, l'élégance à la solidité; tandis que dans ce siècle égoïste, les ouvrages publics ressemblent à ces échafaudages légers & brillans, dont est parée la tête de nos femmes, & qui ne doivent durer qu'une saison. »

On aimera sans doute à voir la jolie ville d'Alicante, dans les environs de laquelle croît le vin agréable & salubre que nous appelons *linto* : le port de Carthagene, qui a servi de modèle à la description que Virgile fait d'un port aussi sûr, aussi parfait que l'art & la nature réunis puissent le rendre, *est in secessu longo*, &c. & dont le fameux marin André Doria avait coutume de dire qu'il ne connaissait que trois ports sûrs dans le monde, Juin, Juillet & Carthagene : les belles campagnes des environs de Grenade, seul objet, dit-on, du regret des Maures, entre tant de grandes pertes qu'ils ont faites en Espagne, & dont tous les vendredis dans leurs prières du soir ils redemandent vainement à Dieu la possession.

Cette ville fut long-tems le siège de leur empire; elle fut leur dernier asyle; & au milieu de ses ruines brillent encore de toutes parts leur pompe, leur goût & leur magnificence. En lisant la description de leurs superbes édifices, des palais immenses &

voluptueux , des châteaux de leurs souverains ; que des moines habitent aujourd'hui ; en lisant cette foule innombrable d'inscriptions en style oriental , mêlé de sublime poésie , d'exagérations , de sentimens religieux , d'images tour-à-tour agréables & fastueuses , on croit lire les contes arabes des *Mille & une nuits*. Là , chaque appartement , chaque fontaine , chaque pierre avait son langage : le jet d'eau élançé disait au maître de ces lieux enchantés qu'il ne s'élevait & ne semblait voler dans les airs que pour flatter son oreille par un doux murmure ; que son onde pure en retombant s'humiliait devant lui ; qu'elle frémissait en signe de respect , mais qu'elle ne cherchait point à le fuir ; que la fraîcheur qu'on respirait sur ses bords y était répandue par sa précieuse bienveillance. Sur les portes , au-dessus des corniches , en mille endroits on lisait de semblables inscriptions , qu'il est assez singulier de retrouver confondues parmi les matériaux des cellules des moines. L'indolence de l'oïveté , la tristesse du cloître , la gêne monacale , établie au milieu des palais somptueux & des jardins fleuris & abondamment arrosés , où séjourait la volupté , comme dans son temple ; une mosquée qui sert d'église à des franciscains ; des arbres vivans depuis des siècles : tout ce mélange de vétusté , de grandeur & de destruction , tous ces contrastes frappans font une impression profonde sur l'imagination.

On fera bien aise sans doute de lire dans ce voyage quelques détails sur la grande fabrique de tabac établie à Séville. Du tabac, ou en feuilles, ou qu'on prépare, ou qu'on sèche assez mal-proprement, ou déjà mis en magasin dans des boîtes de fer-blanc entassées avec ordre, pour près de cent cinquante millions ! « Voilà, dit le voyageur, bien de l'argent pour une misérable poudre que l'habitude & le bon ton ont conservée. »

Saviez-vous que le tabac d'Espagne doit sa couleur rougeâtre & une partie de sa suavité au mélange d'une terre fine qui ne se trouve nulle part en Europe que dans un petit village voisin de Carthagene, & qui a la propriété d'en fixer le volatil ?

Est-il quelqu'un qui n'apprenne point avec plaisir que la Manche, patrie de l'imaginaire Don Quichote, (a) est remplie de la mémoire de ses fabuleuses aventures ; que tous les payfans y connaissent très-bien son admirable histoire ; que même un puits porte son nom, comme s'il eût réellement existé ? Les laboureurs y sont encore vêtus comme Sancho. C'est

(a) Le voyageur fait sur l'inimitable auteur de Don Quichote une remarque qui me paraît fondée, & plus ou moins applicable à tous les chercheurs de ridicules... « Peut-être doit-on lui reprocher d'avoir éterné ces sentimens héroïques, cette énergie de caractère, cette grandeur d'ame, qui distinguaient la nation Espagnole. C'est souvent un malheur de dessiller les yeux du peuple & de le priver de son enthousiasme. »

le pays de l'Espagne où l'on chante, où l'on danse le plus : leurs chansons , souvent fort agréables , sont de leur composition. On voit peu de peuple aussi gai que celui - là.

Vous aimerez à parcourir l'immense Escorial , à en voir les appartemens divers , à admirer la noblesse & la simplicité de ce vaste édifice. Vous vous arrêterez à Toledé , pour lire cette belle inscription , gravée sur un des murs de l'escalier qui conduit au palais de la justice : *Déposez , hommes nobles & judiciaires , qui gouvernez cette ville , déposez sur cet escalier toutes vos passions : laissez - y l'amour , la crainte , l'avidité : pour l'intérêt public , oubliez les intérêts particuliers. Et puisque Dieu vous fit les colonnes de ce palais auguste , soyez toujours fermes & droits.* En espagnol , c'est un dixain de vers. J'invite le poète de Lausanne à embellir cette traduction du coloris enchanteur de sa poésie.

Entre les productions qui sont particulières à l'Espagne , je ne ferai mention que d'une espèce de chênes , dont les glands très-gros & oblongs ont un goût agréable , doux , point trop sauvage , & se mangent comme des marrons. Lorsque les hommes vivaient de gland , selon l'invariable tradition poétique , ce gland-là était apparemment plus commun. Je ne finirais point , si je voulais rapporter tous les détails qui m'ont intéressé. Il est tems d'en venir à quelque chose de plus général. Mais j'ai encore assez à dire pour en faire le sujet d'un second extrait. C.

Shakespeare. Tomes XIV, XV & XVI. Parls, 1782.

LA lecture de ces trois volumes de comédies ne peut qu'ajouter encore à l'idée qu'on a dû se former de l'originalité & de la prodigieuse fécondité du génie de Shakespeare.

Quoi que nous en disent quelques-uns de ses commentateurs, il ne faut cependant pas croire que Shakespeare, poète comique, ait tout le mérite de Shakespeare poète tragique : ce n'est tout au plus qu'un demi-Menandre. Il soutient mieux le parallèle avec Corneille ou Racine qu'avec Molière. Cela vient-il, comme je le crois, du caractère de son génie ? ou serait-ce qu'il fût plus difficile de réussir dans le genre comique ?

Je ne fais si je n'ai déjà point eu quelque part l'occasion de dire ma pensée sur cette dernière question. Je crois que la bonne plaisanterie est née plus tard que le grand & vrai tragique ; que le génie devine l'expression tragique & ne devine point l'expression comique, jusqu'à ce que les mœurs se soient civilisées ; qu'ainsi le seul comique à la portée des poètes qui devancent cette époque, est un comique de situation & d'intérêt, comme on peut le voir par l'exemple de Lopez de Véga & de Shakespeare ; qu'enfin il est plus facile dans ces premiers tems,

mais

mais peut-être aussi plus difficile dans les siècles très-polis , de faire une bonne tragédie qu'une bonne comédie. *Non omnis fert omnia tellus.*

On reconnaît au reste aisément dans ces pièces , malgré leur infériorité , l'empreinte du même génie qui inspira l'auteur des tragédies. Ce sont presque toutes les mêmes beautés , presque tous les mêmes défauts. Les plaisanteries sont souvent trop chargées , cherchées de trop loin , forcées par un effet de la même tournure d'esprit qui engage le poète dans ses tragédies à exagérer toujours l'expression des passions. Vous retrouverez la même énergie dans certains traits , la même vérité dans quelques autres , de tems en tems un naturel tel qu'il ne se rencontre nulle part ailleurs , la même complication d'intrigue , le même art d'amener une scène , la même mal-adresse de présenter une seule chose deux fois & quelquefois trois , la première en projet , la seconde en action , la troisième en récit.

Tant de parties sont communes au poète comique & au poète tragique , qu'il y a de quoi s'étonner qu'il soit si rare de réussir à la fois dans les deux genres , & qu'on ait appliqué à Melpomène & à Thalie le proverbe qui dit que deux sœurs s'accordent communément assez mal ensemble : *concordia rara sororum*. Pourquoi donc cela ? L'intérêt , la distribution du sujet , la coupe des scènes , le dialogue , le talent de dessiner fortement , de mettre en jeu , de

Avril 1782.

C

soutenir & de faire contraster les caractères, tout l'art dramatique leur est commun. Il n'y a de différence que dans le coloris.

Mais a-t-on observé que le grand poète tragique fera plutôt une bonne comédie, que l'excellent poète comique ne fera une bonne tragédie ? observation qui, pour le dire en passant, ne serait pas trop favorable au système de ceux qui prétendent qu'il faut plus de talens pour faire rire que pour faire pleurer. Corneille a fait *le Menteur*, Racine *les Plaideurs* ; & Molière n'aurait jamais fait *Horace* ni *Andromaque* : Pourrait-on dire du génie comique, lorsqu'il est dominant, que lui défendre de s'égayer aux dépens d'autrui, c'est le rendre muet ?

Turpiter obtinuit, sublato jure nocendi.

Les comédiens de Shakespeare ne font point des comédies de caractère : ce n'a pas été si-tôt qu'on s'est avisé de ce genre. La plupart sont des comédies d'intrigue, des romans intéressans, que le poète a mis en scènes, en y faisant quelquefois quelques légers changemens.

Tantôt c'est l'intrigue des *Menechmes*, rendue encore plus plaisante, plus embrouillée & plus invraisemblable, par la parfaite ressemblance des deux esclaves des deux frères. Si l'on compare *les Méprises* du poète Anglais aux *Menechmes* de notre Regnard, on verra bien que ce dernier, toujours pétit-

lant de vivacité, d'esprit & de gaieté, est beaucoup meilleur plaisant : mais je crois qu'un juge impartial trouvera la pièce de Shakespear plus intéressante & plus naturelle.

Tantôt c'est un amant qui, croyant trop légèrement avoir vu de ses yeux l'infidélité de son amante, attend le jour des noces, l'instant de la bénédiction nuptiale, pour déclarer plus solennellement qu'il ne veut point une épouse déshonorée. Jugez si la scène doit être frappante !

Ce sont de jeunes personnes de différent sexe, d'une humeur enjouée, sans cesse en différend, résolus l'un & l'autre à ne point se marier, qu'on amène insensiblement à s'épouser. Il y a quelque léger rapport entre cette intrigue & celle de *la Princesse d'Élide* : mais dans la pièce anglaise tout est plus naturel & plus vif.

Tantôt c'est un jeune homme de bonne famille, retenu par son frère aîné dans une espèce d'esclavage, qui s'évade, se distingue par des actions d'éclat, devient amoureux de la fille d'un duc détrôné, &, après une longue suite d'aventures romanesques, pastorales & chevaleresques, l'épouse à la fin de la pièce, au moment où le duc son père est rétabli dans ses états.

Tantôt c'est un généreux marchand de Venise, à qui un juif prétend couper à son gré une livre de chair ; condition à laquelle il s'est soumis, s'il ne

pouvait rembourser au jour fixé une somme considérable, dont il s'était porté caution pour un ami.

Tout cela n'est guere vraisemblable, je l'avoue, & je ne voudrais pas conseiller à nos poètes dramatiques de traiter de pareils sujets : mais malgré qu'on en ait, la attache, & l'on ne peut quitter cette lecture. La vivacité des scènes, la variété des tons & des caractères, la vérité d'une multitude de détails font oublier souvent à quiconque a un peu d'imagination tous les défauts multipliés de vraisemblance & de convenance dont fourmille la piece.

Les titres même ont leur bizarrerie : ils sont comme ceux de quelques drames espagnols ; & l'on ne voit pas toujours comment ils peuvent convenir à la piece. C'est *Beaucoup de bruit pour rien* ; c'est *Comme vous l'aimez* ; c'est *Le songe d'une nuit du milieu de l'été*, & l'action se passe pendant une nuit du mois de mai.. Arrêtons-nous un instant sur cette piece fantastique : des six comédies que renferment ces trois volumes, je n'en vois aucune qui soit plus propre à faire connaître Shakespeare.

Il ne faut que lire la liste des acteurs pour juger de la singularité de la piece. C'est Thésée, duc d'Athènes, le fameux Thésée que chacun connaît, & Hippolite, reine des Amazones, que ce prince est prêt à épouser. Ce sont des artisans Athéniens, dont les noms sont bien anglais, Bottom le tisserand, Snug menuisier, Snout le chauderonnier, Starveling le

tailleur, Quince le charpentier, & Flute le raccommodeur de soufflets, qui se disposent à donner un divertissement à Thésée le jour de ses noces. Ils veulent jouer la comédie devant lui. Le sujet qu'ils ont choisi est *Pyrame & Thisbé*. Les acteurs, de cette petite comédie qui se joue dans la grande, sont entre les deux amans la muraille mitoyenne qui les sépare, représentée par un homme enduit de plâtre, qui a soin d'écarter ses doigts, afin d'imiter les fentes de la muraille; le clair de lune, représenté par un homme qui porte une lanterne; & le lion qui, de peur que son apparition n'effraie les dames, prend la précaution d'avertir qu'il vient à bonne intention, & qu'il est Snug le menuisier.

Vous n'êtes pas au bout. Il y a encore une intrigue d'amour fort embrouillée entre quatre jeunes gens d'Athenes. Et ce que peut-être vous ne deviniez pas, il y a *Obéron*, roi des fées, & *Titania*, reine des fées, dont la méfintelligence & le raccommodement remplissent une partie de la piece. Il y a Puck le lutin, serviteur d'Obéron, qui s'amuse à enchanter, à désenchanter, à lutiner, dans un bois voisin d'Athenes, les deux amans, les deux amantes, & les artisans qui viennent y répéter leurs rôles, & la reine capricieuse des fées qui s'y endort au bruit des chants des fées de sa suite : ce qui donne lieu à mille incidens variés.

Quel mélange héroïque, de grotesque, de tendre

& de féerie ! Fit-on jamais un plus bizarre assemblage d'objets ? Eh bien ! nonobstant tout cela , le poète a trouvé le moyen de lier assez bien les unes aux autres les pieces de cette mosaïque pour qu'elles forment un ensemble. Sa comédie est vive , amusante , intéressante autant qu'elle est étrange.

Dans toutes les scènes qui se passent entre des génies , le style est poétique , aérien , enchanté. C'est au reste un mérite qu'ont aussi quelques-unes des scènes de *la Tempête* , piece qui d'ailleurs , ainsi que je l'ai déjà dit , n'est absolument point de mon goût.

Amusons encore un instant le lecteur , en lui donnant une idée de *la Méchante femme mise à la raison*. C'est une vraie *Ecole des femmes* , où elles trouveront de bien meilleures leçons que dans la piece corruptrice que Molière nous a donnée sous ce titre. Les goûteront-elles autant ? En profiteront-elles aussi bien ? Je ne dis pas cela. Mais enfin M. Rétif de la Bretonne ferait sûrement jouer cette comédie sur le théâtre de la république pour l'instruction de son peuple.

Un riche bourgeois de Padoue a deux filles. Bianca , la cadette , est douce , aimable , instruite ; il se présente pour elle des épouseurs à foison. Mais le père a fermement résolu de ne la marier qu'après avoir pourvu Catherine , son aînée , qui n'est pas de bonne dé faite , & dont , malgré tout son bien , personne au monde ne veut. *Un mari ? A elle ?* s'écrie un des

amans de sa sœur. *Un démon plutôt. Quel homme est assez fou pour épouser l'enfer ?*

Brusque, acariâtre, intraitable, elle gronde toujours, ne dit que des grossièretés, injurie chacun, bat sa sœur sous les yeux de son pere, auquel jamais elle ne répond que des impertinences, s'en allant au moment où il lui dit de rester, le contrariant sur tout, le désolant par sa méchanceté, ses emportemens, son humeur violente & brutale. C'est le fléau de tout ce qui l'approche. C'est une furie.

A la fin cependant, un jeune héros, nommé Petruchio, dont le courage à l'épreuve de tout est enflammé tout-à-la-fois par la grandeur de la dot & par la difficulté de l'entreprise, a l'intrépidité de prétendre à sa main.

Rien ne le rebute. On a beau lui dire tout ce qu'elle est; on a beau l'avertir qu'on la connaît sous le redoutable surnom de *Catherine la diableffe*: il se fait fort d'appriivoiser la diableffe.

C'est un nouveau Léandre, que n'effraie & n'intimide aucun danger :

Il n'entend ni les vents qui grondent sur sa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête;

il est prêt à s'exposer à tout; non pas, il est vrai, pour une Héro qu'il n'a point vue, mais pour une riche dot, qui est l'objet qu'il adore, ainsi que bien d'autres épouseurs, moins intrépides peut-être, mais

au fond guere moins intéressés que lui. On voit peu d'autres Léandres aujourd'hui.

Il va donc , il fait résolument sa demande. Le pere ne fait que répondre , il ne peut croire que ce soit un parti pris , il renvoie à sa fille. Elle vient. L'entrevue des deux époux futurs est très-étrange. Petruchio vante la douceur de Catherine , & elle lui répond par des injures ; elle lui dit force grossièretés , & il se loue de sa politesse. Rien ne le déconcerte , il va son train. S'il n'y avait pas dans cette scene quelques-uns de ces propos indécents , sur lesquels les Anglais ne sont pas aussi scrupuleux que nous , elle serait fort agréable.

Le pere revient pour s'informer du succès de l'entrevue. Catherine fait la furieuse. Petruchio assure que c'est une feinte convenue entr'eux , qu'ils sont de la meilleure intelligence du monde , qu'elle est folle de lui , & que dimanche est le jour des noces. Le pere , qui ne demande pas mieux que de se débarrasser d'une telle Mégere , étourdi d'ailleurs par la confiance de son gendre futur , consent à tout , sans se faire prier & sans trop se soucier d'approfondir la chose. La méchante Catherine est stupéfaite , & Petruchio part sur l'heure. . . *Adieu beau-pere , adieu ma femme ! adieu messieurs , je vais à Venise pour faire les emplettes des noces.*

Le jour fixé , on n'a point revu l'époux , & l'accordée commence à croire qu'il n'a voulu que se

Moquer d'elle. Il arrive pourtant , après s'être un peu fait attendre. Son accoûtrement est le plus délabré & le plus étrange qu'il soit possible d'imaginer. Il s'obstine à recevoir la bénédiction du prêtre dans cet équipage , entraîne sa future à l'église , où il se conduit comme un fou , jure & boit en palefrenier : Catherine est une colombe auprès de lui.

Aussi-tôt après la célébration , il veut partir ; Catherine veut rester : il prétend l'emmener ; elle résiste : il la saisit d'une main vigoureuse ; les invités de la noce intercedent pour elle : il est inexorable. . . « Allez au festin des noces , leur dit-il d'une voix de tonnerre , ou allez au diable ! Mais , pour ma belle Catherine , il faut qu'elle vienne avec moi. Oui , ne me regardez pas de travers ; ne frappez pas du pied ; ne me fixez pas d'un œil menaçant ; ne vous mettez pas en courroux. Je serai le maître de ce qui m'appartient , j'espère ! Elle est ma maison , mon ménage , mes champs , ma ferme , mon cheval , mon bœuf , mon âne , mon tout enfin. Et la voilà ici près de moi : qu'aucun de vous ose la toucher ! Je vous mettrai à la raison le premier qui osera traverser mon chemin. . . » Puis ordonnant au valet qui l'accompagne de mettre l'épée à la main , il emmene au milieu d'eux Catherine confondue & tremblante , à laquelle il dit d'un ton déterminé : « N'aie pas peur , ma fille ! ils ne te toucheront pas , Catherine ! Je serai ton bouclier contre un million

d'ennemis. » Ainsi part cet aimable couple :

Ils arrivent ensemble bien crottés , bien moulus ; excédés de faim , de froid & de fatigue , à une maison de campagne de Petruccio. Celui-ci ne se dément pas un instant , rudoie tout son monde , est mécontent de tout , traite ses gens de *marauts* , de *coquins* , de *canailles* , de *misérables* , donne un coup de pied au valet qui le débotte , fredonne cependant une vieille chanson rustique , & dit à femme . . . « Allons , ma chère & douce Catherine , égaie-toi ! . . . Egaie-toi donc , Catherine ! »

On apporte le souper : il prétend que tout est brûlé , & renverse les plats. Catherine , qui meurt de faim , mais qui n'ose plus ouvrir la bouche , est réduite à jeûner avec lui. Il l'envoie au lit , bien résolu de tempêter toute la nuit , & de ne pas lui laisser un instant de sommeil , sous prétexte que le lit est mauvais. C'est par ce manège qu'il prétend , dit-il , *dresser son faucon*.

Avec tout cela , il ne veut pas que Catherine soit de mauvaise humeur. Lui apporte-t-il enfin à manger ? Si elle ne dit mot , si elle manque à le remercier , il s'emporte contre elle. *Quoi ! pas un mot ? Allons , vous n'aimez pas cela. Vite , qu'on ôte ces plats !* Elle obtient à peine qu'ils restent , par une prière bien humble & un remerciement gracieux.

La voilà bien moriginée. Cependant une fois encore la patience lui manque. On lui apporte des ajus-

hemens très-élégans , & auxquels il ne manque rien : Il plait à son mari de les critiquer. Elle prend leur défense. Les commentateurs admirent beaucoup ce trait , où le caractère , quoique déjà domté , reprend encore le dessus , lorsqu'on le pousse à bout sur tel ou tel point , moins essentiel souvent que tels autres qu'il a cédés.

« *Oui , vous avez raison* , dit Petruchio à sa femme , sans se déconcerter de cette petite rechûte , & ne faisant pas semblant de la comprendre ; je vous fais beaucoup de gré d'être de mon avis & de trouver ces colifichets fort vilains. » Il accable d'invectives le tailleur tout décontenancé , & le force à remporter son ouvrage. Il faut bien que la pauvre Catherine en prenne son parti. Elle est donc ainsi *mise à la raison* , même sur l'article de la parure. Voilà son dernier retranchement forcé , & le titre de la piece bien rempli.

Il est ensuite question d'aller voir le pere de Catherine , chez qui Petruchio dit qu'on peut aisément arriver pour dîner , puisqu'il n'est que sept heures. *J'ose vous assurer , monsieur* , lui replique humblement sa femme , *qu'il est presque deux heures , & il sera l'heure du souper avant que nous y soyons arrivés*. Petruchio trouve fort mauvais qu'on le contredise , & déclare qu'il ne partira *que quand il sera l'heure qu'il dit qu'il est*.

On part le lendemain , & Petruchio de s'extasier

sur l'éclat de la lune. . . « La lune ! s'écrie Catherine : c'est le soleil. Il n'y a pas de clair de lune à présent.

PETRUCHIO. Je dis que c'est la lune qui brille ainsi.

CATHERINE. Et moi, je fais bien que c'est le soleil qui brille à présent.

PETR. Toujours contrarié, contrarié ! jamais que des contradictions ! Ce sera la lune, ou une étoile, ou tout ce que je veux, avant que je continue ma route vers la maison de votre père. . . » Et il se dispose à rentrer, quand sa femme prend le parti de céder.

PETR. Je dis que c'est la lune.

CATH. Je le fais bien que c'est la lune.

PETR. Allons, vous mentez : c'est le soleil.

CATH. Eh bien ! ce sera telle chose que vous voudrez la nommer ; & ce sera toujours la même chose pour Catherine que pour vous. »

Au bout de quelques pas ils rencontrent un bon vieillard. Petruchio dit à sa femme que c'est une jeune & jolie demoiselle, lui vante la fraîcheur de son teint, la beauté de ses yeux, & veut que sur l'heure elle aille saluer & embrasser une si charmante personne. La docile Catherine ne balance pas : elle court les bras ouverts au vieillard, & lui fait le compliment le plus caressant & le plus extravagant possible. Son mari la traite de folle, & elle

s'empresse de convenir de sa lourde méprise.

En arrivant , il s'avise encore d'exiger que sa femme lui donne un baiser au milieu de la rue. Elle y témoigne quelque répugnance , & lui de menacer de s'en retourner à l'instant. Il faut encore qu'elle se soumette de bonne grace à ce caprice indécent.

Cependant la douce Bianca s'est aussi mariée , & un ami de Pétruchio a , pendant son absence , épousé une femme raisonnable. Les trois maris se trouvent à boire ensemble , & font une gageure de cent ducats à qui des trois a la femme la plus obéissante.

Sur cela , on envoie chercher Bianca de la part de son mari : elle fait dire qu'elle est occupée & qu'elle ne peut venir. *Comment ! est - ce là une réponse ?* dit Pétruchio. On fait prier l'autre femme de venir ; & elle fait répondre qu'il y a sûrement quelque badinage en jeu , & qu'elle ne veut pas venir. *Elle ne veut pas !* s'écrie notre mari - roi. *Oh ! cela est indigne , insupportable , cela ne peut pas se passer.* Puis s'adressant à son valet : *Toi , va dire à la mienne que je lui ordonne de venir.*

Chacun s'attend à une réponse fièrement négative. Mais à peine le valet est - il sorti que Catherine paraît. *Par la sainte Notre - Dame !* s'écrie le beau-père presque effrayé du prodige , *voilà Catherine qui vient.*

Non content de ce premier acte d'obéissance .

son souverain la charge d'amener de gré ou de force les deux femmes rebelles. Elle va & les ramene avec elle.

En leur présence, il lui ordonne de fouler à ses pieds le chapeau dont sa tête est parée. Elle le détache & le foule aux pieds.

Les autres femmes sont fort scandalisées de cet imbécille respect. Leurs maris se plaignent que, faute de l'avoir eu pour eux, elles leur ont fait perdre un pari considérable. Et la douce Bianca traite son mari de fou, pour avoir risqué une gageure sur son obéissance.

Petruchio, voyant ces femmes si mal apprises, veut que sa Catherine leur explique ce qu'elles doivent à leurs maris; &, contre leur attente, elle leur fait un long & excellent sermon contre la mutinerie & l'insubordination, dont tant de femmes ont aujourd'hui la sottise de se piquer.

Mistriss Griffith fait une assez plate remarque sur ce discours. Le traducteur aurait pu, selon moi, la supprimer, ainsi que la plupart des autres observations de cette dame, qui sont d'une morale entortillée, & rarement d'une judicieuse critique.

Si l'on veut que je dise mon avis sur la pièce originale que je viens d'analyser, j'avouerai sans détour qu'elle me paraît à-la-fois très-comique & très-morale.

Il est vrai que la recette de Petruchio est un peu

rude ; & je plaindrais fort la femme dont le mari voudrait en faire usage. A moins qu'elle ne fût une Catherine , ce mari-là ne saurait être qu'un sot & un bourru ; mais on fait que la comédie aime la charge & l'exagération.

Au surplus , pour ne point dissimuler ma pensée , comme la soumission des femmes à leurs maris me paraît être le premier fondement de la société , toute femme qui la refuse me paraît coupable du crime de lese-société au premier chef. Qu'on emploie donc , pour la mettre à la raison , des moyens rigoureux , s'ils sont nécessaires , je ne saurais y trouver à redire ; & je pense même , comme le dit Shakespeare , que *c'est une charité que d'enseigner ce secret.*

Mais une femme qui reconnaît l'autorité de son mari , ne saurait être traitée avec trop de douceur & d'égards ; & le mari se rend indigne de gouverner , s'il ne gouverne pas avec tendresse.

Voilà qui commence à devenir bien sérieux ; & je ne m'attendais guere à finir cet article par commenter gravement le passage si peu à la mode de S. Paul : **FEMMES , SOYEZ SOUMISES A VOS MARIS.** C.



Zoé : drame en trois actes , par M. MERCIER.
Neuchâtel , Société Typographique , 1782.

IL n'est pas fort nécessaire que je m'étende sur le mérite & sur les défauts de cette piece. Quand j'aurai dit, *c'est un drame*, tout sera dit. *Zoé* doit plaire à ceux qui aiment le genre de M. Mercier , & ne point plaire à ceux qui ne l'aiment pas.

C'est tout simplement un drame , point trop étrange , point trop chargé , point trop drame , & qui , graces au ciel & à l'auteur , se dénoue heureusement.

Deux amans bien passionnés ; le frere de l'amante intime ami de l'amant ; un pere inflexible , qui n'écoute rien , qui veut tuer celui qu'il appelle le séducteur & le ravisseur de sa fille , qui même tire sur lui & manque son coup , mais qui se radoucit quand il voit sa fille se résigner enfin sans réserve à sa volonté , & le jeune homme à genoux devant lui lui présenter un second pistolet , en s'écriant : *la mort , ou Zoé !* Vous comprenez qu'il y a là de quoi faire au moins trois actes , & mettre la scene en feu. Quel combat de sentimens ! que de situations intéressantes ! L'amour , le désespoir , l'amitié , le repentir , la surprise , les transports successifs de la crainte , de la douleur , de la joie & de la reconnaissance , tout

ce

ce qu'il y a de passions capables d'agiter le cœur humain , portées à leur comble , agitent sans cesse tous les acteurs.

*Una eurufque , notufque ruunt , creberque procellis
Africus.*

L'ancre des vents est ouvert ; tous font déchaînés ; tous grondent & ravagent à la fois. On pourrait définir les drames ,

Nimborum patriam , loca fœta furentibus ausiris. . .

Des nuages sombre patrie ,

Théâtre affreux de la guerre des vents.

Et il ne s'agit que d'amener à bien une intrigue de roman , qui serait à mon avis plus intéressante si elle ne voulait être qu'intéressante , & non sublime , pathétique & déchirante : comme j'aime mieux une nouvelle de Cervantes qu'une des *Epreuves* cruelles du sentiment par M. d'Arnaud.

Mais ne me voilà-t-il pas encore à quereller contre le drame ? . . . Ce n'était pourtant pas mon intention ; car enfin , *chacun a son goût* , selon le proverbe favori des gens de mauvais goût.

Une remarque que je me permettrai , parce qu'elle a rapport à l'art dramatique en général , c'est qu'on ne voit pas trop pourquoi Franval (c'est le nom de l'amant de Zoé) confie son secret à l'hôtesse , ou à la maîtresse de la poste , chez qui il s'arrête : n'est-ce pas une étourderie ? . . . Mais

Le sujet n'est jamais assez tôt exposé.

Août 1782.

D

- Presque toujours l'exposition se fait aux dépens de la vraisemblance. C'est une confidence, & pour l'ordinaire cette confidence est une indiscretion ; ou bien, si elle est nécessaire, on ne voit aucune raison qui ait dû déterminer à choisir précisément ce moment - là pour la faire.

- Notez de plus ici, que Zoé, qui survient dans la scène suivante, & qui ne fait point encore que son hôtesse soit dans leur secret, s'entretient en sa présence avec Franval tout aussi librement que s'ils étaient sans témoins. Il faut avouer que ces pauvres amans sont bien imprudens ! Leur tête est fêlée ; tous leurs secrets s'en échappent.

M. Mercier fait faire lui-même par la bonne hôtesse une critique excellente de cette exposition. Elle dit : « me voici donc entrée *malgré moi* dans votre confidence : je ne la trahirai point. (a) » *Malgré elle !*... Y a-t-il donc assez d'art dans cette exposition ? Ou s'il faut dire au drame, comme à Zaïre, *l'art n'est pas fait pour toi ?*

Faisons maintenant une petite discussion morale, à l'occasion d'une idée que l'auteur avance dans sa préface.

Il nous y dit que l'amour est le véritable contre-

(a) On dit, *trahir quelqu'un*, & *trahir la confiance de quelqu'un*. Mais je doute fort qu'on puisse dire, *trahir une confidence*. Et pourtant on dit très-bien, *trahir un secret*.

poison de la débauche , & que , par cette raison , il est utile dans nos mœurs actuelles d'opposer la peinture vive & animée de cette passion aux tableaux corrompteurs du libertinage , afin de nous ramener aux vertus , *qui , ajoute-t-il , ont toutes leur source dans les loix sacrées de la nature.*

On me pardonnera quelques réflexions sur ce sujet. Elles déplairont peut-être : mais je les crois utiles ; elles ne sont pas usées , & par-là elles pourront plaire aux esprits sérieux.

L'amour , dit M. Mercier , est le véritable contrepoison de la débauche. . . Dangereux remède à mon avis ! L'amour , diront avec plus de raison les moralistes sévères , est le seul séducteur redoutable pour un cœur honnête : les peintures vives de cette passion en font naître le besoin ; & ce besoin conduit au désordre.

Celui qui est déjà infecté du poison de la débauche trouvera-t-il fort attrayant le tableau de l'amour ? J'en doute fort. Mais celui qui méprise & déteste la débauche , n'y a-t-il donc aucun danger à revêtir de mille charmes cette image , déjà si séduisante par elle-même , pour la lui présenter ? Comment se défendra-t-il de l'adorer ?

Disons que l'amour est entre le vice & la vertu ; qu'il est à craindre pour l'homme vertueux , & qu'il ferait à souhaiter qu'on pût y ramener l'homme corrompu ; mais que , selon la pente naturelle des mœurs ,

D ij

on verra toujours l'homme vertueux y descendre plus facilement que l'homme corrompu n'y remontera.

Qui fait combien on pourrait compter de gens dont la conduite eût toujours été parfaitement régulière, si un amour passionné n'avait jamais été représenté comme un sentiment, non-seulement naturel ; mais louable , mais le plus noble de tous ceux qui peuvent enflammer le cœur humain ?

Une saine morale devrait donc , à ce qu'il me semble , nous apprendre à nous tenir en garde contre cette passion ; & pour cela il n'y a rien de mieux à faire que d'en écarter les tableaux , quelconques , ceux même où l'on prétendrait en faire sentir les funestes suites : puisqu'enfin , comme l'a dit ingénieusement M. de Lamotte ,

On fait sentir le charme en peignant le danger ;
Et le plus sûr remède est de n'y point songer.

A-t-on fait assez d'attention à tout ce qu'a dit sur ce sujet J. J. Rousseau dans sa *Lettre sur les spectacles* ? L'a-t-on pesé autant qu'il méritait de l'être ? Je ne vois pas jusqu'ici que sa morale ait fait beaucoup de prosélytes ; & aujourd'hui , comme lorsqu'il écrivait , *il s'en faut peu qu'on ne nous fasse croire qu'un honnête homme est obligé d'être amoureux* : croyance très-peu orthodoxe assurément , & très-peu conforme à celle des anciens.

Anciennement l'amour n'était jamais représenté

que comme une faiblesse & un désordre : les poètes qui le chantaient étaient tous plus ou moins licentieux ; ils s'avouaient les chantres de la volupté. Ce n'est que dans ces derniers tems qu'un cortège de beaux sentimens est venu se ranger autour de l'amour, qu'il s'est mis à parler un nouveau langage, & que, à mesure que la sensibilité a pris en morale la place des principes, on s'est avisé de l'ériger en vertu.

On peut fort bien appliquer à cette révolution le passage connu de Térence :

*Here ! quæ res in se neque consilium, neque modum
Habet ullum, eam consilio regere non potes. . . .*

. . . . Incerta hæc si tu postulas

Ratione certa facere, nihilo plus agas

Quam si des operam ut cum ratione insanias. (a)

En effet, qu'est-il arrivé de tout cela ? L'idée de l'amour a cessé d'effaroucher les âmes honnêtes, parce qu'on a su lui donner les dehors de l'innocence. . . « Mais, comme l'observe Rousseau, si l'idée de l'innocence embellit quelques instans le sentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonstances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impression d'une

(a) Vouloir mettre de l'ordre, de la règle, de la sagesse, dans une chose qui de sa nature est pleine de trouble & d'incertitude ! Vouloir être passionné & maître de soi ! . . . C'est comme si l'on prétendait faire raisonnablement des extravagances.

passion si douce reste gravée au fond du cœur. »

Non : que nos auteurs , qui , pour emprunter encore les expressions du même moraliste , *concourent à l'envi , pour l'utilité publique , à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette passion dangereuse* , & , comme il a raison de l'appeller ailleurs , *contagieuse* , ne se vantent pas du prétendu service qu'ils rendent à la morale ! Car peut-être trouverait-on , si l'on voulait approfondir la chose , que c'est à eux sur-tout qu'il faut imputer le dérèglement général des principes , qui confirme celui des mœurs.

Pendant que j'en suis à citer , plaçons ici une remarque très-sensée du fameux évêque de Meaux , du grand Bossuet , dans un mandement contre les bals & spectacles. (a) C'est que les amans de théâtre nous plaisent comme amans , & non pas comme *épouseurs* : c'est que les mariages de théâtre ne sont que pour la forme ; & qu'au sortir de là on veut être amant , sans trop penser à ce qu'on pourra devenir ensuite.

Cette citation n'est pas un écart ; elle me ramène à mon but.

(a) C'est peut-être une lettre , ou une dissertation . . . Quoi qu'il en soit , la morale de Bossuet me paraît ici plus conséquente que celle de Rousseau , en ce qu'elle enveloppe les bals dans la même proscription que les spectacles.

On nous parle trop de l'amour & de la nature
Et le mariage ? Et la société ? A-t-on donc oublié
que ce n'est pas dans les bois que nous vivons ?

Il y a deux morales très-distinctes ; (je n'ai ja-
mais été plus frappé de cette différence qu'en lisant
dernièrement les œuvres posthumes de J. J. Rous-
seau) la morale de la nature , & la morale de la
société. Et peut-être la morale de la religion est-elle
encore très-distincte de ces deux morales.

La morale de la nature ne vaut rien pour l'homme
qui vit en société. Je ne fais si le système d'éduca-
tion de l'*Émile* ne pécherait point en cela , & si
trop occupé de l'homme de la nature , son auteur
n'aurait point un peu trop négligé de former de
bonne heure l'homme de la société.

Ce qu'il y a de certain , c'est que lui-même il n'a
été observateur que de la morale de la nature : il pa-
raît que celle de la société n'a jamais eu beaucoup
de prise sur son ame ; & sa jeunesse errante n'était
en effet guere propre à l'y former.

Quant à la religion , je vois qu'il en a pris les sen-
timens ; mais je ne vois pas qu'il en ait pris la mo-
rale : il s'est contenté de l'admirer. . . Mais , revien-
drai-je donc toujours à cet homme-là ?

Bien loin que nous ramener à la nature , ce fût
nous ramener à la vertu , ce serait au contraire nous
en dispenser. L'homme naturel n'a pas besoin d'être
vertueux pour être bon : il l'est sans effort. Le joug

de la nature (a) est aisé, & son fardeau léger.

Cela posé, venons maintenant à l'amour.

D'abord, je ne fais si l'amour, tel qu'on nous le dépeint, est une passion bien naturelle. Je serais porté à croire au contraire que c'est une des dernières productions de la société perfectionnée. Le desir est naturel sans doute; mais l'amour ne l'est pas. Il y a dans cette passion un tel mélange de bienveillance & d'amour-propre, de desir, de bienfaisance, de respect & de sensibilité, qu'on ne fait trop comment la définir. Le simple œillet des champs, la rose des bois, le fruit de l'arbusse sauvage, ne différent pas plus de nos superbes œillets panachés, de la rose à cent feuilles, de la poire fondante, de la prune savoureuse, de la pêche de nos jardins, que le simple amour de la nature, de l'amour à cent feuilles de nos sociétés.

L'amour, tel que nous l'avait donné la nature, n'était ni vice, ni vertu; mais il était bon.

Dans la société, il ne peut être bon qu'autant qu'il entre dans le système de l'ordre social : c'est le mariage qui légitime l'amour.

Et encore !... Si la constance était de l'essence de cette passion, si l'on n'aimait qu'une fois en sa vie,

(a) Celui de la religion l'est aussi, quoi que puissent en penser ceux qui n'en ont point. Mais le joug de la société est un joug de fer.

si l'amour ne s'usait point, & qu'il ne fût pas malheureusement si sujet à mourir d'ennui, si ce n'était pas là, pour ainsi dire, la mort naturelle; je croirais alors que c'est bien fait de passer par l'amour pour arriver au mariage.

Mais si la route est si agréable qu'arrivé au but il soit naturel d'en regretter les agrémens, ne vaut-il pas mieux en prendre une autre? de peur que, trop accoutumé aux plaisirs inséparables du voyage, on ne s'en fasse un besoin; de peur que la vie casaniere ne devienne trop insipide, qu'on ne veuille bientôt se remettre en route, & qu'on ne soit un vrai juif errant.

Sans figure : celui qui se marie par amour aura vraisemblablement bientôt usé son amour; & alors

Sondant avec effroi le vuide de son ame ,

il aura besoin, pour le remplir, d'avoir recours à un nouvel amour. Voilà donc notre marié par amour tourmenté par le-besoin d'avoir une amante.

L'amour put avoir moins d'inconvéniens, lorsque se marier c'était se séquestrer; lorsque la femme ne voyait d'autre homme que son mari, & le mari d'autre femme que la sienne; lorsque l'adultere faisait horreur, & que le sentiment ne portait pas son excuse avec lui. Mais dans nos mœurs actuelles, que peut être l'amour, sinon un mal & un désordre? Les occasions sont trop fréquentes, les tentations trop

multipliées , les difficultés trop applanies. Les mœurs anciennes gênaient l'effor de l'amour ; & dans les mœurs modernes , tout concourt à favoriser , à augmenter encore la légèreté naturelle de son vol.

Quel ton grave & sévère ! dira-t-on peut-être. . . Lecteur , qui le trouvez ridicule ! qui que vous puissiez être ! m'estimeriez-vous donc davantage , si , lorsqu'il s'agit d'une idée où je crois entrevoir quelque utilité , la crainte de vous paraître ridicule m'empêchait de vous la proposer ? C.



*Recherches physiques sur le feu , par M. MARAT ,
docteur en médecine & médecin des Gardes-du-corps
de Mgr. le comte d'Artois , 1 vol. in-8° de 199
pages , avec figures.*

VOICI donc enfin un ouvrage élémentaire sur une branche de physique si long-tems cultivée sans succès.

Depuis deux mille ans qu'on écrivait sur la nature du feu , on ne connaissait encore ni son principe , ni sa manière d'agir : à peine avait-on observé ses principaux effets. Au lieu de consulter l'expérience , les philosophes s'étaient abandonnés à leur imagination : aussi tous leurs efforts n'avaient abouti qu'à d'ingénieuses spéculations , à de doctes rêveries.

Ce qui paraît s'être toujours opposé à la réussite

de tant de physiciens qui ont manié ce sujet, c'était l'impossibilité apparente de soumettre à l'examen le feu séparé de toutes matières étrangères : mais par une méthode aussi simple qu'ingénieuse, dont les papiers publics ont rendu compte dans le tems, M. Marat est parvenu à rendre visible le principe de la chaleur, dégagé du principe inflammable, au moment où il s'échappe avec violence des corps combustibles qu'il consume, ou qu'il se dégage paisiblement des corps inaltérables qu'il a pénétrés.

Après avoir mis hors de doute l'existence du fluide igné, on le fixait pour ainsi dire sous les yeux du spectateur. M. Marat en examine avec soin les propriétés caractéristiques, puis il le compare aux fluides avec lesquels il a le plus d'affinité. On avait confondu la matière ignée avec la matière électrique : l'auteur prouve par des expériences très-recherchées que ces substances diffèrent essentiellement. On avait de même confondu la matière ignée avec la matière lumineuse : l'auteur prouve par des expériences plus recherchées encore, que ces substances diffèrent essentiellement aussi. Disons mieux ; il démontre que le principe de la chaleur ne se trouve point dans les rayons solaires ; étrange assertion, dont il n'est plus permis de douter. De ces vérités bien établies, l'auteur infère que la matière ignée forme un fluide à part ; il fait voir ensuite que la chaleur & le feu sont produits par le mouvement plus ou moins vélocé de ce fluide.

Non content d'avoir examiné la nature de ce mouvement, il le démontre à l'œil même; puis il considère un instant la quantité de fluide igné répandu dans l'univers; & il traite de la nécessité du concours de l'air à la déflagration; à ce sujet il prouve que l'air ne sert point d'aliment au feu, comme les physiciens le veulent, suivant les articles de la force expansive du fluide igné, de sa sphere d'activité, de sa maniere d'agir, & des différens états par où il fait passer les corps soumis à son action : articles traités d'une maniere également solide & lumineuse. A celui de l'aliment du feu, l'auteur fait voir que c'est en vertu d'une affinité particuliere entre les globules & les molécules inflammables, que le feu s'attache aux seules matieres combustibles & qu'il reste fixé sur son aliment.

En traitant du degré de chaleur dont les différens corps sont susceptibles, il prouve, contre l'opinion reçue, que la flamme est beaucoup plus ardente que le brafier, & toujours d'autant plus ardente qu'elle est plus pure; enforte que celle de l'esprit-de-vin rectifié, qu'on regarde comme ayant à peine quelque chaleur, tient à cet égard le premier rang.

De là l'auteur passe aux causes du refroidissement des corps, à celle de l'inflammabilité des combustibles, des couleurs du feu, & de la forme de la flamme; à ce sujet encore il prouve, contre l'opinion générale, que ce n'est point en vertu des loix de l'hy-

drostatique que la flamme monte, & qu'elle prend toujours la forme d'un cône allongé.

Nous desirerions que les bornes de ce journal nous permissent de rendre un compte plus détaillé de cet important ouvrage. Mais nous ne pouvons nous dispenser d'observer que l'exactitude des expériences qui en sont la base, la justesse des conséquences qui en sont déduites, la théorie lumineuse qui en découle font, des *Recherches physiques sur le feu*, un ouvrage classique : tandis que la nouveauté du spectacle qu'elles offrent, les grandes vérités qui y sont développées, la méthode rigoureuse qui les enchaîne, & la pureté du style en font un ouvrage précieux à tout vrai connaisseur.

THEATRES. (a)

COMÉDIE FRANÇAISE.

HENRIETTE. Drame en trois actes, par Mlle. RAUCOURT, pensionnaire du roi ; représenté pour la première fois sur le théâtre de la comédie française, le vendredi 1 mars 1782, avec cette épigraphe :

Dux, fœmina, facti.

Paris, Saugrain, 1782, in-8°. de 108 pages.

Si la carrière que nous parcourons a quelques agrémens, on ne peut disconvenir aussi que les

(a) Des occupations imprévues, un voyage indispen-

épine n'y soient beaucoup plus multipliées que les fleurs. Lorsque nous avons à rendre compte d'un bon ouvrage , nous ressentons un double plaisir : charmés de voir notre littérature s'enrichir par des travaux estimables , nous jouissons & des éloges que nous donnons à l'œuvre , & de la justice que nous sommes flattés de rendre à l'auteur : à cette satisfaction intérieure se joint encore un autre plaisir, celui de partager les sentimens du public éclairé , & de voir son enthousiasme justifier nos éloges. Mais lorsqu'une de ces productions monstrueuses , qu'il était réservé à notre siècle de voir éclore , vient affliger la république des lettres , usurper la scène de Corneille , & nous ramener aux siècles d'ignorance & de barbarie , c'est alors que nous sommes vraiment contristés : & voilà précisément ce qui nous arrive aujourd'hui.

Ce n'est pas que nous craignons beaucoup en ce moment de chagriner Mlle. Raucourt. Quelle que soit la sévérité de nos remarques , son amour-propre lui

fable , & les suites d'une maladie dont presque personne n'a été exempt dans la capitale ; tels sont les motifs qui ont apporté du retard dans la publication de nos articles théâtres. Le rédacteur de cette partie (qui par parenthèse n'est point auteur de la lettre sur les spectacles de Vienne & de Paris , insérée dans le cahier de mai , & que sûrement il n'eût point adoptée s'il en avait eu connaissance) rendu à lui-même & au public , va faire en sorte de publier les articles qui ont été arriérés , le plus tôt qu'il lui sera possible , jaloux de satisfaire MM. les souscripteurs qui ont bien voulu se plaindre de ce retard.

fournira toujours des armes pour s'en mettre à couvert , & il serait inoui qu'avec la triple qualité , de femme , d'auteur & de comédienne , un être quelconque pût être modeste.

Comme aucune impulsïon étrangere n'a jamais dirigé notre plume , comme nous ne tenons à aucun parti , que nous n'avons besoin de personne , & que l'amour seul d'un art que nous idolâtrons nous a conduits dans la carrière polémique , nous écarterons toute espece de considération personnelle ; & défenseurs du goût & de la vérité , nous allons juger l'ouvrage , abstraction faite de l'auteur & de ses amis qui , nous osons l'avouer , ne sont guere faits pour être les nôtres.

Ce serait peut - être ici le lieu d'établir notre façon de penser sur le drame , de rappeler tout ce qu'on a dit pour & contre ce genre nouveau , élevé par les uns , rabaisé par les autres , & qui , selon M. de Voltaire (qui cependant n'a jamais fait de comédies) , est né de l'impuissance de nos auteurs & de la satiété du public. Nous sentons qu'il y aurait de fort belles choses à dire là-dessus ; mais nous en ferons grace à nos lecteurs qu'une telle dissertation pourrait très-bien ennuyer sans les convaincre , ou même en les convainquant , ce qui ne serait qu'un très-petit malheur de moins.

C'est donc abstraction faite de notre opinion sur le drame , que nous allons essayer de faire connaître ce-

lui de Mlle. Raucourt. Nous disons *essayer* ; car ceux qui l'ont vu ou lu , doivent savoir que ce n'est pas une petite besogne que d'en faire l'extrait , & qu'il est plus facile de l'apprécier que de le lire.

ACTE I. La comtesse de Saltzberg , seule avec Lisbette sa femme-de-chambre , ouvre la scène par un entretien assez indifférent , mais dans lequel elle laisse entrevoir ses sentimens pour le commandeur de Stelheim. Cet officier , qu'une blessure a forcé de s'arrêter quelque tems dans le château de Kaismer (lieu de la scène) , a inspiré à la comtesse les plus tendres sentimens ; mais comme elle ne peut guere en faire l'aveu à sa femme-de-chambre , elle fait prier la baronne de Birlhem , son amie , & arrivée chez elle la veille , de descendre ; & c'est dans le long entretien qu'elles ont ensemble , que nous apprenons tout ce qu'a fait la comtesse depuis son enfance , historique absolument inutile à la marche de la piece. Arrivée du commandeur qui revient de *tirer des lapins* avec le général , pere d'Henriette. Déjeuner , conversation indifférente , interrompue par l'annonce d'un courier qui apporte à Stelheim des nouvelles de l'armée. Il sort. Henriette reste avec son pere & son amie , & bientôt seule avec cette dernière ; tout cela est pour donner au commandeur le tems d'écrire un billet , par lequel il apprend à la comtesse qu'un ordre soudain le rappelle à l'armée ; que *ses vertus , ses bontés pour lui ont plus enflammé son ame , que ses charmes n'ont*
ébloui

*bleui ses yeux ; qu'il lui rend un culte , & non un homa-
mage ; & qu'enfin il part pour jamais , & sans la voir.
On se doute bien qu'à cette lecture la comtesse tombe
dans son fauteuil , ne peut plus articuler un seul mot ,
& se couvre le visage de son mouchoir. Tout cela est
parfaitement dans l'ordre. C'est en vain que la baronne
voudrait la ramener à un état plus tranquille , & épuise
tous les lieux communs de la morale ; elle a beau lui
dire : *tu me fais frémir , Henriette ; ... quelle sera ta
destinée ? ... La fille du général Kaismer , esclave d'une
malheureuse passion , & traînée à la suite d'un homme
qui ne peut être son époux , deviendrait la fable du
camp , l'objet du mépris public , &c.* Rien n'y fait , &
la comtesse n'en persiste pas moins intérieurement
dans la résolution de courir après son amant ; mais elle
dissimule , (& nous convenons que c'est en effet le
meilleur parti qu'elle avait à prendre , car sans cela on
n'eût pas vu la fin de cette scène) paraît plongée dans
une rêverie douloureuse , se lève , se promène à grands pas ,
& se rapprochant enfin de son amie d'un air un peu
moins agité , elle la conjure de prétexter une lettre
pour retourner dans son château , & de l'emmener
avec elle , sous prétexte , ajoute-t-elle , de cacher à
son pere la douleur que lui cause le départ précipité
de Srelheim. La baronne consent à tout , & elles sor-
tent. Ici finit le premier acte.*

(*La suite au Journal prochain.*)

AOÛT 1782.

E

PIECES FUGITIVES.

Relation de la bataille de Morgarten dans le canton de Zug.

LES Suisses se conduisirent au pas de Morgarten, comme les Lacédémoniens aux Thermopiles. Ils attendirent au nombre de quatre à cinq cents dans ce poste avantageux, la plus grande partie de l'armée Autrichienne (composée de vingt mille hommes que le duc Léopold avait rassemblés pour accabler cette poignée de citoyens); & plus heureux que les Spartiates, les Suisses ne se contenterent pas de périr en défendant l'entrée de leur patrie, ils battirent & mirent en fuite leurs ennemis.

La bataille de Morgarten se livra le 16 novembre 1315 (a) entre douze mille hommes de troupes d'élite, & sept à huit cents Suisses. Le duc Léopold prit la fuite après avoir perdu quinze cents hommes. Cette victoire n'en coûta que quinze aux nouveaux confédérés. Le comte de Strasberg à la tête de quatre mille hommes fut défait le même jour dans le canton d'Underwalden par trois cents Suisses. (b)

(a) Il existe une médaille très-belle, du chevalier Hedlinger, à l'occasion de cette bataille, pl. 40. expl. 55, Eloge histor. du chevalier Hedlinger, 20, 21. Haller, p. 9.

Bataille de Sempach dans le canton de Lucerne.

LÉ duc Léopold, petit - fils de celui qui fut battu à Morgarten, résolu de venger tous les échecs que sa maison avait reçus par les Suisses, rassembla une armée formidable, & vint mettre le siège devant Sempach, où les Suisses avaient jeté une garnison de quatre cents hommes. Le jour de son arrivée devant Sempach, le 9 juillet 1386, il fut attaqué à midi par trois mille Suisses. Les Autrichiens étaient sur le point de remporter la victoire, lorsqu'un gentilhomme Suisse du canton d'Underwalden, Arnold de Winkelried, changea le sort du combat par une action comparable à tout ce que l'histoire nous a transmis d'héroïque des Grecs & des Romains. « Léopold, à la tête d'un bataillon de gendarmes couvert d'un front de lances impénétrables, enfonçait la petite armée Suisse; Arnold de Winkelried s'élance contre l'ennemi, crie à ses compagnons, *camarades, je vais me sacrifier pour vous, prenez soin de ma femme & de mes enfans.* En même tems il étend les bras, & les repliant avec force, il saisit un faisceau de lances, & aide même à les enfoncer dans son corps. Les Suisses profitant à l'instant de cette ouverture, pénétrèrent dans ce bataillon & y firent un carnage affreux, Léopold resta sur le champ de bataille avec deux mille six cents hommes, parmi lesquels trois cents

quarante-deux princes , comtes ou barons souverains ,
ou à casques couronnés. (a)

Bataille de Granfon , canon de Berne & de Fribourg.

LE duc de Bourgogne (Charles le Hardi) com-
mença le 10 février 1476 à assiéger le château de
Granfon avec toutes ses forces. Son armée était
composée de soixante & quinze mille hommes , &
d'un train d'artillerie formidable. Cette place se dé-
fendit pendant trois semaines , au bout desquelles , les
murs presqu'abattus , la garnison se laissa séduire par
une capitulation honorable que le duc de Bourgo-
gne lui fit offrir , & rendit les débris du château de
Granfon à ce prince qui , contre la foi de cet
accord , fit pendre la moitié de cette garnison , &
noyer l'autre.

Les Suisses avaient assemblé , pendant le siege de
Granfon , une armée de vingt-quatre mille hommes.
Elle arriva le 5 mars à Vauxmarcus. Le conseil de
guerre décida que l'on attaquerait le lendemain les
ennemis , & l'on fit à cet effet les dispositions suivantes.

Le tiers de l'armée fut destiné au corps de ba-
taille (*Gewaltshauffen*) composé de piquiers & hal-

(a) Schwendimann , graveur Lucernois , donnera dans
peu une médaille de la bataille de Sempach.

tebardiers, & couvert d'un front de piques de dix-huit pieds de longueur.

Un autre tiers composé d'arbalétriers qui se servaient aussi d'espadons à deux mains, & de hallebardiers qui avaient une hache d'armes à leur ceinture, fut choisi avec le peu de cavalerie pour former les deux ailes. (a) Le reste fut destiné au corps de réserve (*die Nachhut*), qui devait porter ses secours par-tout où ils seraient nécessaires. De ce corps de réserve on avait tiré deux mille cinq cents hommes pour former une avant-garde (*die Vorhut*) qui devait commencer l'attaque en tombant sur l'artille-

(a) En 1315 les Suisses étaient armés de hallebardes, de haches d'armes, d'arbalètes & d'espadons à deux mains. Les officiers étaient revêtus de casques, cuirasses, cuissards, brassards & gantelets.

En 1474, l'artillerie des Suisses consistait en des machines à lancer de grosses pierres de plusieurs quintaux à la distance de mille pas, & en une espèce de béliers, nommés *buffes*.

En novembre 1474, l'armée Suisse fut fournie pour la première fois de canons, après le siège d'Éricourt en Franche-Comté, où l'on trouva de l'artillerie.

Dans les guerres contre le duc de Bourgogne, les bannières étaient les seuls drapeaux connus des Suisses; chaque état avait la sienne, & n'envoyait pour l'ordinaire qu'une seule bannière en campagne pour un corps de six à sept mille hommes, tout comme pour cinq à six cents. Le banneret était toujours le second officier de la troupe. Ils se servaient, en place de tambours, de grands cornets d'airain (*Harschhörner*) ou clairons, dont l'usage s'est conservé jusqu'à nos jours parmi les milices des cantons d'Ury & d'Underwalden. En 1494, les Suisses commencèrent à se servir de tambours.

rie ennemie , cette troupe d'élite (nommée *Freye-Knecht* , qui fut appelée depuis *aventuriers & enfans perdus*). L'on ne fit aucune disposition pour la retraite. Cette *Nachhut* ayant pour maxime fondamentale de vaincre ou mourir , ne s'en écartait jamais.

Ce prince perdit dans cette fameuse journée son artillerie , ses munitions , ses bagages & la plus grande partie de ses richesses : l'on trouva dans le camp du duc un grand nombre de chariots chargés de cordes destinées à pendre les Suisses. On en voit encore une partie dans l'arsenal de Berne.

Charles le Hardi , protégé dans sa fuite par une nombreuse cavalerie , ne perdit que quatre mille hommes dans sa déroute.

On conserve dans la bibliothèque des pasteurs de Neuchâtel un manuscrit intéressant sur la guerre du dernier duc de Bourgogne contre les Suisses. Cette guerre fut le berceau de toutes celles qui se sont depuis allumées entre la France & la maison d'Autriche ; mais ce morceau d'histoire n'a point encore été traité avec l'étendue & le discernement qu'il mérite. Ce manuscrit pourrait servir utilement à un travail de cette nature. En voici le titre : *Les entreprises du duc Charles de Bourgogne , tant contre messieurs des Ligues que contre le duc de Lorraine , & après les défaites contre lui devant Nancy*. Il est composé de trois cahiers petit in-folio de 92 pages , sans date & sans auteur. On attribue par conjecture à David Baillets

secrétaire de la ville de Neuchâtel , fils de N. Baillods ; qui avait été au service de Charles dernier duc de Bourgogne. Cependant ce caractère est un peu différent d'un Coutumier & recueil de la main de David Baillods. D'ailleurs, ce Baillods vivait encore en 1595.

Voyez Lew de Zurich dans son *Dictionnaire historique de la Suisse* , part. II , p. 51 , à l'article *Baillods*.

Bataille de Morat , canton de Berne & de Fribourg.

CHARLES le Hardi , après avoir rassemblé les débris de son armée , se mit en marche au commencement de juin 1476 pour assiéger Morat , petite ville pourvue par le canton de Berne d'une garnison de mille hommes , commandée par Adrien de Bubenberg , baron de Spiez , ancien avoyer de Berne. Pendant quinze jours , que le chevalier de Bubenberg soutint & repoussa les attaques de l'armée Bourguignonne , les portes de Morat ne furent jamais fermées , pas même la nuit. Cette défense vigoureuse de Morat donna aux Suisses le tems de rassembler leur armée. Elle se trouvait forte de vingt-quatre mille hommes , l'avant-garde commandée par J. de Hallwyl , le corps de bataille par J. Waldtman , bourgmestre de Zurich , & l'arrière-garde par Gaspard de Hertenstein , avoyer de Lucerne. L'armée Suisse arriva le 21 juin à Champagny à une lieue de Morat ; elle fut renforcée le même jour par un corps de cava-

E iv

lerie allemande , sous les ordres de René duc de Lorraine. Le lendemain l'armée Suisse se rangea dès l'aube du jour en bataille , le 22 juin 1476 , dans le même ordre qu'à Granson , & mit totalement en déroute celle du duc de Bourgogne. La plupart des auteurs contemporains évaluent à trente mille hommes la perte du duc. L'armée du duc était rangée entre Mayried , Grain & Faoux , jusqu'à Courleron , & bordant le lac de Morat , elle y fut en grande partie précipitée , sur-tout l'aile gauche : aussi toutes les relations de cette sanglante journée parlent de quinze mille hommes périés dans l'eau. La plupart des ossements des Bourguignons furent amoncelés en 1477 sur le champ de bataille dans un bâtiment construit pour cet effet , décoré de quelques inscriptions , augmentées , lors de sa rénovation en 1755 , d'une inscription allemande de M. Haller , digne à tous égards de cet homme célèbre.

On y lit entr'autres cette inscription singulière :

*Deo optimo maximo
Caroli inclyti & fortissimi Burgundiae ducis exercitus
Muratum obsidens, ab Helvetiis casus, hoc sui monumentum
reliquit anno MCCCCLXXVI.*

On a renouvelé cette inscription l'an 1755.

*Sacellum
quo reliquias
exercitus Burgundici*

ab Helvetiis anno MCCCCLXXVI cess

pia antiquitas condidit

renovari

viasque publicas muniri

jusserunt

rerum nunc dominæ

reipublicæ

Bernensis & Friburgensis

anno MDCCLV.

On rapporte que , lorsque dans la suite Charles le Hardi , duc de Bourgogne , refusa d'entendre parler d'accommodement avec les Suisses , le Dauphin , qui , placé alors sur le trône , avait pris le nom de Louis XI , dit en public que « son cher cousin Charles ne savait pas avec quelle nation & avec quel ennemi il avait à faire. » En effet , Charles n'éprouva que trop , pour son malheur , la vérité de ce qu'avait dit Louis XI.

Je ne détaillerai pas toutes les suites de la bataille de Saint-Jaques , je dirai seulement que les peres du concile craignirent que le Dauphin ne fût d'intelligence avec le pape Eugene , pour les obliger à se retirer de Bâle , lui députerent dans cette extrémité deux cardinaux avec plusieurs docteurs & des citoyens de Bâle , pour intercéder en faveur du concile & de la ville. Le prince leur répondit qu'il n'était pas venu dans le dessein de troubler le concile , mais pour assister Frédéric roi des Romains , qui l'a-

vait appelé contre les Suisses , & que pour donner au concile une preuve de son amitié , il était prêt à s'éloigner de la ville. (a)

Les Suisses , qui assiégeaient Zurich & Farnsberg , ayant appris la défaite du renfort destiné pour Bâle , leverent les deux sieges. Ils envoyerent ensuite des députés au Dauphin ; & ce prince pénétré de leur bravoure , & mécontent du roi des Romains , conclut avec eux à Ensisheim , le 28 octobre 1444 , un traité de paix. Frédéric avait fait tous ses efforts pour traverser la négociation des Suisses ; mais le Dauphin , ferme dans sa résolution , accéda aux propositions des cantons , & reprit la route de France avec son armée vers la Saint-Martin de la même année. Les hostilités continuerent néanmoins entre Zurich & les cantons jusqu'en 1446 , qu'on fit une treve. Zurich fut alors contraint de renoncer à l'alliance d'Autriche.

(a) Cette fameuse bataille fut occasionnée par des disputes qui s'éleverent entre le canton de Zurich & ceux de Schwitz & de Glaris. Le premier , refusant de s'en tenir à la médiation des cinq cantons neutres , qui avaient prononcé en faveur des deux derniers , la guerre civile en fut la suite. En cette occasion , Zurich s'allia avec l'empereur Frédéric. Les sept cantons , afin de forcer celui de Zurich à se désister de son alliance avec la maison d'Autriche , la regardant avec raison comme portant atteinte aux conditions de leur traité d'union , assiégèrent cette ville. Frédéric hors d'état d'envoyer un corps de troupes assez considérable pour la dégager , s'adressa à Charles VII roi de France ; à qui il demanda des secours.



Aux Editeurs.

DERUIS plus d'un siecle & demi plusieurs artistes distingués se sont occupés de l'art de fixer des couleurs liquides sur des étoffes de soie , coton & autres. Le célèbre Rigaud , appelé le Vandyck de la France , était parvenu à en étendre de liquides sur diverses étoffes , & il est à présumer qu'il eût porté plus loin cette découverte , si ses grands talens pour un autre genre de peinture ne l'eussent trop fréquemment détourné de ses premières recherches. Ce qui avait sur-tout arrêté les artistes , c'était la difficulté de trouver un mordant qui , sans nuire à l'étoffe & sans altérer la fraîcheur des couleurs , les fixa d'une manière indélébile. Et ce secret , le sieur Glockner , dessinateur coloriste de la reine , vient enfin de le trouver. Sa méthode a été soumise au jugement de l'académie royale des sciences , & cette compagnie savante lui a donné le 11 mars 1780 l'approbation.

Le sieur Glockner a peint des étoffes dans le genre de la détrempe , & dans celui des peintures à l'huile. Dans l'un & l'autre genre , les couleurs sont parfaitement nettes , bien nuancées , bien tranchées , & d'une fraîcheur admirable. Les étoffes peintes en détrempe imitent celles des Indes , & leur sont bien

supérieures par la beauté & la pureté du dessin, & par la tenacité des couleurs qui ne s'écaillent point, & peuvent être imbibées d'eau sans aucun inconvénient ; les étoffes peintes ou imprimées dans le genre des peintures à l'huile, retiennent leurs couleurs avec tant de tenacité qu'elles peuvent être plongées dans l'eau bouillante, & supporter le favonnage le plus mordant sans en recevoir d'altération.

Les amateurs qui feront au sieur Glockner l'honneur de le voir chez lui, y trouveront des parties d'étoffes peintes dans les deux genres, & qu'il soumettra sous leurs yeux à ces différentes épreuves. Il peut se charger dès à présent des commissions dont on voudra l'honorer : il peindra les étoffes suivant le goût des personnes, & d'après les dessins qu'elles fourniront. L'on trouvera aussi chez lui un grand nombre de dessins très-agréables, soit pour des robes pour femmes, soit pour des ameublemens. Il donnera des leçons en ville de l'art de peindre sur les étoffes, & apprendra en même tems la composition des couleurs liquides & inodores que l'on peut employer sur les étoffes, sur l'ivoire, le parchemin & le papier ; il montrera aussi à dessiner pour les broderies.

L'on voit assez de quelle utilité peut être pour le commerce la découverte du sieur Glockner. Il se propose de former une société pour fournir aux frais nécessaires à un établissement en grand de ce genre

de peinture sur étoffe , dont la supériorité incontestable sur celles qui nous viennent des Indes & de la Chine , ouvrira une nouvelle branche de commerce dans le royaume , & fera fleurir nos manufactures de soie , de velours de coton & autres.

Rue Gaillion , la premiere porte cochere à droite en entrant par la rue Neuve - des - Petits - Champs.



Annales politiques , civiles & littéraires du dix-huitieme siecle. Ouvrage périodique. Seconde année , soit quatrieme volume.

Nec temeré , nec timide.

CE supplément aux Annales de M. Linguet a pris naissance par les infortunes de cet énergique historien , & devait cesser avec elles. Je conserve ce dépôt jusqu'au moment où les intérêts de M. Linguet & les circonstances le décideraient à reprendre un travail digne de ses talens & au-dessus des miens.

On le continuera dans le même esprit , avec la même méthode , la même liberté décente , une exactitude & des secours dont les orages de Geneve ont absolument privé le rédacteur.

L'accueil dont le public a honoré cet ouvrage est d'autant plus flatteur qu'il était plus difficile à mériter. On ne se présente pas en second impunément sur une lice célèbre par les exploits d'un athlete renommé. La

recherche de la vérité poussée jusqu'au scrupule , & le courage de ne faire jamais aucune acception de pays , de doctrines , de partis & de personnes , m'ont valu seuls une faveur à laquelle j'avais si peu de titres.

Je ne m'écarterai jamais de ces principes , bien convaincu que qui consulte la politique de ses intérêts , est indigne de peindre aux hommes le tableau de leurs faiblesses , de leurs malheurs & de leurs opinions.

En persévérant à tracer ces *Annales* générales du siècle dans la politique , dans la littérature & dans la législation , sans flatter ni calomnier , sans s'avilir ni sans se compromettre , on espère conserver les suffrages , dont l'indulgence a fait braver les dégoûts inséparables d'un pareil travail.

On recevra avec empressement & l'on fera usage de tous les documens où la décence , le respect des souverains , des loix & des personnes ne seront point méconnus. On peut les adresser à l'auteur directement.

L'année complete recommencera le 15 août prochain , & sera composée , comme ci-devant , de vingt-quatre numéros de soixante & quatre pages chacun , paraissant le 15 & le 30 de chaque mois , & francs de port.

Le prix de la souscription , payée d'avance & affranchie , est de trente livres de France pour l'Italie , la France & l'Allemagne , & de vingt-sept livres pour la Suisse seulement.

Il faut s'adresser à Geneve à M. Mallet du Pan l'aîné , ancien professeur de belles-lettres à Cassel.

A Laufanné , chez la Société Typographique.

A Bâle , chez l'Expéditionnaire des gazettes.

A Turin , au Bureau général des postes.

A Hambourg & pour tout le Nord , chez M. Virchaux , libraire.

A Paris.

A Mastricht. Pour la Hollande & les Pays-Bas , chez M. J. Edme Dufour , libraire.

A Berlin , chez MM. Haude & Spener , libraires.

Toutes les lettres ou envois relatifs au journal doivent être adressés directement à l'auteur.



Lettre à M. C. l'un des auteurs du Journal Helvétique.

MONSIEUR. Si ma critique de votre note page 25 du Journal Helvétique du mois d'octobre 1781 a mérité votre attention , vous en aurez sûrement fait l'application en lisant la neuvieme promenade des Confessions de Rousseau. Car si l'on se donnait la peine d'étudier & d'aimer les enfans à la maniere de Rousseau , on ne les trouverait certainement malheureux & dépourvus de sensibilité que sous le joug de parens insensés ou de fots instituteurs.

La lecture de cette promenade intéressante m'a

donné de l'humeur contre votre note plus que jamais. J'ai été très-fâché, monsieur C. de vous voir dans cette note au nombre de ceux qui lancent des pains d'épice, tandis qu'il eût été digne de votre cœur & de votre esprit d'être à la place de Rousseau distribuant des pommes aux pauvres petits Savoyards, & que vous eussiez sûrement fait comme lui, si un petit enfant fût venu embrasser vos genoux.

Pardonnez ma franchise (a) en faveur de mes intentions & de l'estime que j'ai d'ailleurs pour vos écrits. J'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur, & quelqu'un qui ne craint pas, mais qui ne se soucie pas d'être connu.

(a) Je demande pardon moi-même à l'auteur quelconque de la lettre de n'avoir pas plus tôt inféré sa note. Elle avait été oubliée au Bureau Typographique. Sans cela je n'aurais pas manqué au devoir de la faire imprimer tout de suite, ainsi que tout ce qu'on me fera l'honneur de m'écrire, sur quelque ton que ce soit, pour combattre mes opinions. L'arène est ouverte ; le champ est libre. Seulement ne m'engagerai-je pas à répondre à tout : ce ne serait jamais fait. . . Ici, par exemple, je me bornerai à dire que je persévère dans mon avis, sans pour cela être un lanceur de pains d'épice.



Traduction

*Traduction de la douzieme feuille du Moniteur, (a)
publiée le 20 mars 1766.*

MONSIEUR LE MONITEUR. Je suis un homme de trente-sept ans, qui passe ma vie à observer la nature & à l'étudier ; vous en conclurez sans peine , que je ne puis guere être compté dans le nombre de ceux qui donnent dans la superstition. Mais pour vous en convaincre sans réplique , je n'ai qu'à vous dire une chose, c'est que mon sort est de vivre au milieu de gens qui poussent à l'excès la superstition , qui sont même si fatalement atteints de cette maladie , que ne pas l'avoir c'est , à leurs yeux , n'être pas digne de vivre. Or , vous ne pouvez manquer de deviner l'effet qu'une telle manie doit produire sur un homme de ma vocation. Non, M. le Moniteur, je ne m'en tiens pas à simplement mépriser le vice de la superstition ; je le hais , & cela parce que je vois qu'il cause des maux à l'infini dans la société : à quoi l'on ne fait en général pas assez d'attention. Après ce préambule ,

(a) Ce songe est d'un de mes compatriotes ; il appartient donc au Journal , & je remercie le songeur de me l'avoir envoyé pour y être inséré. C'est une plante indigene , que je réclame avec plaisir. Nous sommes trop pauvres en productions littéraires , pour que je néglige de rassembler dans ce Journal toutes celles qui mériteront l'attention du public , auquel la date d'un ouvrage importe assurément fort peu.

Août 1782.

F

M. le Moniteur, & persuadé comme vous devez l'être, que celui qui vous parle est ennemi déclaré de tout présage, de tout pressentiment, de toute vision, de toute rêverie, de toute superstition en un mot, j'ose vous présenter l'histoire d'un songe, d'un songe qui n'est point inventé, mais que j'ai fait en toute réalité, & que je vais vous raconter en toute conscience, sans vous en taire aucune circonstance & sans y en ajouter aucune.

J'ai eu déjà des songes, comme vous pouvez croire, mille & mille fois; j'en ai eu même de plus étranges; & lorsque, curieux d'en découvrir la cause, j'ai voulu la rechercher avec quelque soin, je l'ai constamment trouvée, soit dans mes occupations du jour précédent, soit dans les idées qui me remplissaient l'esprit par préférence; mais sur toutes choses, je l'ai trouvée dans la situation physique de moi-même. Un souper en décidait: j'ai vu que tel ou tel mets, telle ou telle boisson, en telle ou telle quantité, me faisait rêver de telle ou telle manière; tout ce qui m'avait en un mot donné telle ou telle sensation pendant le jour, me procurait tel ou tel songe pendant la nuit. D'ailleurs, la plupart de mes songes n'ont jamais été que monstrueux; & comme dès mon réveil ils s'échappent presque tous à ma mémoire, il ne m'est jamais arrivé d'en raconter aucun: mais il en est un qui, dépouillé de toute monstruosité, peu ou point bigarré des couleurs

d'une imagination fantasque , décoré , ce me semble ; au contraire , de celles de la raison , & caractérisé enfin d'une maniere si différente de ce que le sont pour l'ordinaire ces fruits de l'imagination quand on dort ; il en est un , dis-je , qui me paraît mériter d'être raconté ; & pour vous en mettre mieux au fait , je commencerai par vous détailler tout ce qui m'est arrivé la veille ; car , M. le Moniteur , je ne vous en fais point mystère , je tiens pour très-remarquable la nuit où j'ai eu ce songe.

C'était le 5 novembre 1765. J'eus la tête extrêmement libre toute la matinée de ce jour-là , & je formai le plan d'un ouvrage pleinement assorti à la médecine pratique. Les idées me venant en foule sur cette matiere , je les mis toutes par écrit , & allai dîner ensuite fort content de mon travail. Immédiatement après dîner , j'écrivis encore , mais tout machinalement , ce n'était rien de réfléchi. L'heure de voir compagnie arriva : j'en profitai , & pendant quelques instans je me trouvais moi-même assez vif & assez enjoué. Le reste du tems se passa de ma part , soit à dire des riens à quelques femmes qui étaient là , soit à rentrer en moi-même & à penser à mon nouveau livre. Au sortir de cette compagnie , j'allai faire quelques visites de médecin , & à huit heures du soir je me mis à table pour souper. Je mangeai modérément : une aile de perdrix , un peu de salade , & suivant ma coutume , deux verres de vin ,

voilà mon souper. Je m'entretins à table avec ma famille le plus cordialement du monde , sur la sérénité d'esprit qu'il plaisait à Dieu de m'accorder dans ce triste mois de novembre ; sérénité dont je ne jouis pas toujours. Après souper je passai une heure en compagnie peu nombreuse ; deux ou trois demoiselles s'y trouvaient ; je m'y amusai assez uniment , & sorti de là , j'allai me coucher : il pouvait être dix heures ; je me portais très-bien & de corps & d'esprit , je m'endormis donc sans peine , après avoir , à mon ordinaire , élevé mon cœur vers le ciel.

Je songeai que j'étais entré dans une maison que je ne connaissais pas. Voulez - vous entrer ? me dit-on ; votre épouse , morte depuis long - tems , (elle est , Dieu merci , vivante & en bonne santé) ne vous devance que de quelques pas ; vous l'y trouverez avec une autre personne , morte aussi depuis long - tems. Mon épouse , répondis - je , eut toute sa vie beaucoup de bonté pour moi & pour tout le genre humain : il m'est impossible d'avoir peur d'elle après sa mort.

Dans cette pensée , j'entrai dans la maison , & passai tout de suite dans le premier appartement : j'y trouvai ma femme , & avec elle cette autre personne dont on m'avait parlé : l'une & l'autre avaient leur figure & leur habillement ordinaires ; seulement me parut - il que cela n'était composé que des matieres légères dont un nuage est formé. Je voyais sur le

visage de ma femme les aimables traits de modestie ; de douceur & de tranquillité , qui la caractérisent encore à l'heure qu'il est ; mais avec cela je lui trouvais dans la contenance une sorte de gravité que je ne lui connaissais pas. Je fus au premier abord frappé , comme je le serais peut-être si tout-à-coup un ange se présentait à moi : cependant je ne ressentis pas la moindre frayeur.

Ma femme s'approcha de moi d'un air à la fois si majestueux & si gracieux , que je ne saurais le dépeindre , mais sans dire mot.

« Je te fais juge , lui dis-je , de ce que je sens à ta vue ; mais , avant toutes choses , apprends - moi comment tu te trouves dans ce pays de l'immortalité , que je ne connais point , & dont je ne puis même me faire aucune idée ?

» J'y éprouve des choses , me répondit-elle , que jamais mortel n'a prévues. Les facultés de mon ame s'élèvent & s'étendent à l'infini. Mes regards se portent sur les tems passés , & les pénètrent avec toutes leurs causes & tous leurs effets. Chaque moment présent me fournit un océan d'idées. Il n'est que l'avenir qui soit encore un peu obscur à mes yeux.

» Mais , lui dis-je , d'où vient la maigreur , d'où vient la pâleur que je trouve sur ton visage ? Pourquoi me parles-tu de ce ton grave & sérieux ? Tout cela , je te l'avoue , me donne quelqu'inquiétude sur ton sort. »

Ma femme fit alors un profond soupir, & après un moment de silence me répondit ainsi : « Je suis infiniment heureuse, cependant je ne la suis pas encore dans un degré parfait. J'ai toujours devant les yeux le tableau des jours que j'ai passés sur la terre. L'innocence en général fut assez mon partage ; mais ce qui me fait peine présentement, c'est que toutes les pensées de mon esprit, tous les mouvemens de mon cœur ne se soient pas jadis constamment portés vers les objets où tendent aujourd'hui tous mes desirs ; je m'en accuse comme d'un crime, & je me sens une espece d'engourdissement (pour parler le langage terrestre) quand je viens à contempler le chemin du ciel. Je suis infiniment heureuse, parce que Dieu m'a infiniment exaltée. Cependant il manque encore quelque chose à ma félicité.

» Mais dis-moi, je te prie, à quel degré proprement les facultés de ton ame sont-elles aujourd'hui montées ?

» Je te l'ai déjà dit en partie. Je fais en général tout ce qui se passait dans le cœur des personnes avec lesquelles j'ai vécu sur la terre ; je fais tout ce qui se passe actuellement dans l'ame de ceux que je vois maintenant dans les parvis de l'éternité, & cela sans que je l'apprenne de leur bouche ; car nous gardons ici un silence perpétuel : mais, quoique sans cesse en contemplation, nous ne laissons pas de nous comprendre & de nous connaître les uns les

autres. Je te dirai bien plus , c'est que je fais tout ce que tu penfes maintenant , quand même tu ne me le dis pas.

» Crois - tu , ma chere amie , que ma destinée soit pareille à la tienne ? que j'arrive un jour près de toi ? que j'habite le séjour où tu te trouves ?

» Ami , tu te connais toi-même. Dis-moi tous tes défauts.

» J'ai du penchant pour l'incrédulité , je suis colere , lent à faire le bien ; j'agis souvent sans réflexion , & souvent encore j'obéis à mes appétits sensuels.

» Eh bien , corrige - toi , & à coup sûr tu me reverras.

» O mon amie , je veux obéir à ta voix , comme à celle de Dieu même ; mais il n'est point de bornes à ma curiosité. Où es - tu présentement ? dis - le moi , je t'en prie. Qu'est - ce proprement que le lieu où l'on arrive après la mort ?

» Tu fais que la fin des jours n'est pas encore arrivée : j'habite avec des millions d'autres ames un séjour de clarté , de repos & de contemplation ; mais ce n'est pas encore ici le ciel , Dieu n'a pas encore prononcé ses jugemens.

» Et qu'est - ce que le ciel ?

» De lumineux nuages nous en interceptent encore la vue ; mais , mon ami , portes-y les regards , portes - y les regards.

» O mon amie , je veux obéir à ta voix , comme à celle de Dieu même ; mais je t'avoue une chose , je n'ai pas vu que les ames des morts revinssent jamais sur la terre.

» Cela n'arrive que très-rarement.

» Dis-moi , ame chérie , pourquoi m'es-tu venue visiter ?

» Dieu l'a permis , afin que je contribuasse à ta délivrance.

» Ne t'arrêteras-tu point auprès de moi ?

» Non , pas pour long-tems. »

Je fis après cela nombre de questions importantes à mon épouse ; & sur les réponses qu'elle me donna , je lui dis ces paroles : « O mon amie , l'œil d'aucun mortel ne vit jamais ce que tu viens de me faire voir , l'oreille d'aucun homme n'entendit jamais ce que tu viens de me raconter ; & tu viens de me faire toucher au doigt des choses infiniment au-dessus de la portée de tout ce qu'il y eut jamais de génies transcendans sur la terre ; mais je me défie de mes forces , laisse-moi recourir à mes tablettes , dicte-moi ce que tu viens de me dire , afin que je l'annonce à l'univers. » J'allais , en finissant ces mots , prendre , me semblait-il , mes tablettes pour écrire , & soudain voilà que je me réveille.

Le langage , l'humain langage est incapable d'exprimer le déplaisir que je ressentis à me voir réveillé dans cette circonstance : mon corps & mon

esprit en frémirent , j'étais comme hors de moi-même. Pour me rassurer , je m'assis dans mon lit & je repris peu à peu le calme dont j'avais besoin. Je reconnus enfin la chambre où j'étais couché , & dans le même tems j'entendis le crieur des rues crier trois heures après minuit. L'une de mes premières pensées à mon réveil avait été de me lever , de me procurer de la lumière & de mettre sur-le-champ mon songe par écrit ; mais me reposant ensuite sur ma mémoire , je m'en dispensai : je me contentai de me le réciter à moi-même tout haut dans mon lit , sans en omettre aucune circonstance , & cela à diverses reprises. Des choses importantes , à la vérité , m'échappèrent : ce furent ces grandes , ces neuves idées sur l'avenir , dont j'avais voulu remplir mes tablettes en songe. Quelqu'effort de mémoire que je fisse , je ne pus point me les rappeler.

Dès le lendemain matin je pris la plume , dans la ferme résolution de mettre mon songe sur le papier avec autant d'exactitude & de vérité que si mon bonheur éternel en eût dépendu ; je l'ai fait , j'en atteste le ciel ; maintenant , M. le Moniteur , c'est à vous d'en faire ce que vous trouverez bon. Mettez-le au jour , si cela peut être de quelque utilité , ou bien si cela ne fait que me donner du ridicule auprès de vos beaux esprits boutiquiers , qui , la pipe à la bouche , prétendent remplir leurs cerveaux suisses des idées libertines que quelques mauvais Anglais

leur fournissent. Joignez-vous à moi pour déplorer le malheur de ces pauvres gens, de ces philosophes prétendus, pour qui l'objet le plus important à l'humanité, *l'état des âmes après la mort*, n'est qu'une bagatelle.



Épître à la mémoire. (a)

O MÈRE des neuf sœurs, déesse bienfaisante,
 Qui fixant du passé la trace trop glissante,
 Par de fragiles rets trame dans mon cerveau
 Des objets qui m'ont fui le renaissant tableau, (b)
 Mémoire, à qui jadis les chantres de la Grece
 Eleverent un temple aux rives du Permesse,
 Compagne d'Apollon qui t'unit aux talens,
 Accepte dans ce jour mes vœux & mon encens !
 Je ne demande point que ce réseau débile
 Qui garde du passé l'image trop mobile, (c)
 Me représente encor ce fatras ténébreux
 De mots vuides de sens, dont un pédant poudreux,
 La férule à la main, gourmandant mon enfance,
 Me déguisait l'ennui sous le nom de science. (d)
 Je ne demande point le triste souvenir
 De monstres que le ciel forma pour nous punir,
 De ces tyrans affreux qui n'ont eu que la gloire

(a) C'est mieux qu'une épître ; & l'on aurait pu l'intituler *hymne*.

(b) Dans ces quatre vers je trouve trois mots à reprendre : une *trace glissante*, de *fragiles rets*, & *tramer* un tableau.

(c) Même image que dans le second & le troisième vers, mais bien mieux rendue. *Réseau* vaut mieux que *ret* ; *débile* que *fragile*, & sur-tout *image mobile* que *trace glissante*.

(d) Vers, selon moi, très-heureux.

D'avoir ensanglanté (a) les feuilles de l'histoire ;
 Qu'un oubli bienfaissant me dérobe à jamais
 Et leurs noms , & leur vie , & les maux qu'ils ont faits !
 Ne permets pas non plus qu'une lâche vengeance
 Avec toi pour mal faire étant d'intelligence ,
 Joigne à mes souvenirs celui de ce mortel
 Qui de me déchirer se fait un jeu cruel :
 Ah , plutôt , pour m'aider à domter la nature ,
 De mon cœur trop sensible (b) efface au moins l'injure ,
 Et fait que , si son nom ne peut être oublié ,
 Beaucoup plus qu'à la haine il tienne à l'amitié. (c)
 Mais si je te trouvais à mes desirs propice ,
 Si du funeste oubli repoussant la malice ,
 Certain de tes secours je pouvais la braver ,
 Voici les souvenirs que je veux conserver :
 De ces tems fortunés où les jeux de l'enfance
 De mes obscurs destins amusaient l'innocence ,
 Où mon cœur à connaître instruit par le plaisir ,
 S'abandonnait sans crainte à l'élan du desir ,
 Où de la volupté les premières atteintes
 Des fleches du remord n'aiguifiaient pas les pointes ; (d)
 De ces jours qu'ont suivi de plus tristes erreurs ,
 Garde , garde avec soin les tableaux enchanteurs !
 Rappelle aussi ces tems marqués de mille alarmes ,
 Où la main du malheur a fait couler mes larmes ;
 Qui sort de les (e) briser , aime à montrer ses fers ,

(a) Belle image.

(b) Le poëte daigne-t-il donc aussi employer le beau mot de *sensible* dans ce sens-là ?

(c) *A l'amitié* ! ... J'avoue que cela me paraît un peu difficile.

(d) Où donc le poëte a-t-il trouvé que *pointes* rimât à *atteintes*.

(e) Je n'aime point ces pronoms placés avant le nom

Et se plaît à parler des maux qu'il a soufferts :
 Ainsi des jours de trouble en conservant l'image ,
 Du calme où l'on se trouve on jouit davantage ;
 Et si notre œil se mouille à ce ressouvenir , (a)
 Ces larmes sont alors les larmes du plaisir.
 Un bonheur trop facile est un bonheur qui gêne ; (b)
 Il n'est de vrai repos (c) que lorsqu'il suit la peine.
 Vous , sages révérends , dont les travaux heureux
 D'un monde aimé de vous (d) ont défilé les yeux ,
 Chassé les préjugés , dissipé l'ignorance ;
 Vous , princes bienfaisans , appuis de l'innocence ,
 Qui maintenant chez vous la justice & la paix ,
 Essuyâtes les pleurs des yeux de vos sujets ;
 Vous tous , hommes obscurs , dont la vertu timide
 Accompagne en secret la pitié qui la guide ,
 Et dévorant la main qui répand vos bienfaits ,
 Voudrait être inconnue aux heureux qu'elle a faits ,
 Restez auprès de moi . . . qu'un souvenir fidèle
 Me rappelle vos noms , m'offre votre modèle ;
 Et si je fais du bien , si du pied des autels ,
 Ma voix peut quelquefois consoler les mortels ;
 Si je puis , en entrant sous l'obscur chaumière ,
 Du pauvre qui l'habite adoucir la misère ;
 Si le vieillard sourit à mes tendres discours
 Et meurt comme on s'endort au déclin des beaux jours , (e)

auquel ils se rapportent. Cela a un air poétique ; mais cela embrouille.

(a) J'aime ce mot un peu vieilli , qui me paraît ici très-heureusement employé.

(b) Ou je me trompe , ou *gêne* n'est pas le mot : il faudrait *lasse* , *ennuie*.

(c) Ne vaudrait-il pas mieux , *Et le repos n'est doux ?*

(d) *Aimé de vous* , ne me plaît pas.

(e) Il fallait *d'un beau jour* : le pluriel n'est que pour la rime.

Ne disparaîssiez point dans le torrent des âges ,
 Momens délicieux ! que vos douces images ,
 Quand l'ennui (*a*) dévorant me verse son poison ,
 Reviennent quelquefois seconder ma raison ,
 Et que tournant les yeux sur ma route passée ,
 Le bien que j'aurai fait distraie (*b*) ma pensée.
 Rappelle-moi sur-tout ce jour, cet heureux jour ,
 Que le tems sur son aile emporta sans retour , (*c*)
 O mon cœur jusqu'alors sans chaleur & sans vie ,
 Vivement agité , s'ouvrit à mon amie.
 Ah ! dans mon souvenir grave profondément ,
 Et son premier sourire , & mon premier serment.
 Et vous que l'amitié de ses mains à filées ,
 Sans espoir de retour seriez-vous écoulées ,
 Heures du sentiment , heures du vrai bonheur !
 Si mes fibres roidis (*d*) ne trompent pas mon cœur ,
 Par un heureux prestige aisément reproduite ,
 Votre image du moins célera votre fuite. (*e*)
 Des plus doux souvenirs , occupé constamment ,
 Au passé je devrai les plaisirs du présent ;
 Et si jamais j'arrive à ces tems de vieillesse ,
 Où d'un corps délabré le fardeau nous oppresse ,

(*a*) Qu'a de commun l'épithète *dévorant* , avec l'action de *verser du poison* ? ... Qu'on n'accuse pas cette remarque d'être trop subtile ; elle n'est qu'exacte.

(*b*) J'aimerais mieux *occuper*. *Distraire* , quand il est sans régime , ne se prend point , que je sache , dans un sens avantageux. Le mot propre , s'il pouvait entrer dans le vers , serait *récrée*.

(*c*) *Sans retour* ; comme les autres. Cela n'ajoute rien à la pensée.

(*d*) Je ne comprends pas ce vers.

(*e*) On ne dit point , à ce que je crois , qu'une image *cèle une fuite*. Ce n'est pas que l'idée ne se comprenne assez bien ; mais l'image est confuse & manquée.

Où le cœur survit seul à la perte des sens ,
 Retracer à mes regards les jours de mon printemps :
 Au milieu des frimats de ma saison dernière
 Je reverrai les fleurs de ma saison première ;
 Et si le tems s'empresse à me les arracher ,
 Dans l'âge qui n'est plus je les irai chercher. (a) B.



Description d'une école & d'un cabaret de village.

LA fut jadis Lucas , très - docte personnage ,
 L'oracle du canton , l'orateur du village.
 Son sceptre noir en main , il tenait sous ses loix
 Cent marmots interdits & tremblans à sa voix :
 Leur troupe , loin de lui pétulante & volage ,
 Se réglait dans ces lieux à l'air de son visage.
 Le rigide Lucas , on l'assurait ainsi ,
 Héraclite nouveau , de ses jours n'a souri.
 Mais quel sage ici - bas fut jamais sans manie ?
 Si du savoir profond l'abstraite frénésie
 L'a vers ce grave excès précipité trop loin ,
 Le hameau de tout tems fut d'accord sur ce point :
 Son antique maintien & son regard austère
 N'altéraient pas le fond d'un heureux caractère ;
 Et son savoir exquis , justement admiré ,
 A celui du pasteur fut souvent comparé.
 Il lisait , écrivait , chiffrait comme Barème ,

(a) A tout prendre , on m'avouera que cette pièce est charmante par la versification , les images & le sentiment. Le poète trouvait pourtant son sujet ingrat ; mais il avait tort à mon sens. Ce sujet me paraît riche , & pour un philosophe & pour un poète.

Savait le chant sacré ; on a prétendu même
 Qu'il prédifait le tems , corrigeait l'almanac ,
 Et sur le bout du doigt favoir tout son Pibrac.
 Aux disputes j'ai vu sa bruyante éloquence
 Du vicaire interdit dérouter la science ;
 Parleur inépuisable & subtil raisonneur ,
 Il luttait en héros & cédait en vainqueur.
 De cent mots érudits le son scientifique
 Frappait d'étonnement l'auditoire rustique.
 Hélas ! ta renommée , ô sublime génie !
 Sous ces débris fatals est donc ensevelie.

Il est aussi tombé , cet hospice joyeux ,
 Des débats du hameau le champ jadis fameux.
 D'un *Silene* doré la porte décorée ,
 Sous dix tilleuls touffus , offrait à son entrée
 Un champêtre fallon , dont les murs reblanchis
 A trois pieds sont couverts d'un modeste lambris.
 Douze cadres unis d'une égale structure
 Présentaient tour - à - tour dans leur simple bordure
 En trois couleurs moulés maints proverbes joyeux ,
 Et de *Gargantua* les faits prodigieux.
 De l'horloge en un coin , monotone machine ,
 Sur un pivot de bois , l'aiguille qui chemine ,
 Marquait l'heure aux buveurs , s'avancant pas à pas ;
 Mais quand Bacchus préside , on ne les compte pas.
 C'est là que du hameau les graves politiques
 S'enfouaient en parlant des nouvelles antiques ,
 Dans les flots d'un nectar , source de la gaité ,
 Que l'hôte de ce lieu n'a jamais frelaté.
 Là , le *frater* oisif entretenait la bande
 De nombreux quolibets qu'il avait à commande.
 Le bûcheron content entonnait le refrain
 Dont il remplit les bois dès l'aube du matin.

Le fermier opulent, par un air d'importance,
 Singeait dans un fauteuil le héros de finance;
 Tandis qu'un peu plus bas, inquiet, agité,
 L'imprudent vigneron, par le vin excité,
 Risquait dans des accès de terreur & de joie
 La façon d'un arpent au noble jeu de l'oie,
 Puis noyait son chagrin dans ce jus séduisant,
 Qu'à la ronde Alifon servait en rougissant



*Poésies Helvétiques : par M. B * * *. A Lausanne,
 chez Mourer, 1782.*

ON publia à Lausanne, il y a quelques années, un recueil de vers assez peu propres à faire honneur à la Suisse, sous le titre de *Muses Helvétiques*. Ce que le vrai Chapelle était au fada Lachapelle, les charmantes *Poésies Helvétiques* que j'annonce le sont à ces pauvres *Muses Helvétiques*; & l'honneur poétique de notre Helvétie est glorieusement réparé. J'y reviendrai; car ce n'est pas un ouvrage à ne faire qu'annoncer en passant. En attendant, lecteurs, si vous avez quelque confiance en mon jugement, si c'est pour vous un préjugé pour ou contre un livre, je vous déclare à l'avance qu'il ne saurait être plus favorable à celui-ci. J'en suis enchanté. Si vous avez de l'oreille, de l'imagination, de la sensibilité, vous l'aimerez sûrement, & il vous fera aimer son auteur. Quiconque aime la bonne poésie peut l'acheter sur ma parole, *meo periculo*, & ne s'en repentira pas. C.

N O U V E L L E S

P O L I T I Q U E S.

T U R Q U I E.

CONSTANTINOPLE. L'hospodar de Moldavie a été déposé le 7 juin ; il occupait cette place depuis environ cinq ans , & avait succédé au malheureux Gregoire Ghika , qui périt d'une manière tragique. On ignore la cause de sa disgrâce. On dit qu'il s'est fort enrichi pendant son administration , & qu'il viendra s'établir à Kurn-Tschesme , où l'année dernière il a fait bâtir une grande maison dont l'extérieur est à la vérité très-simple & peint en noir ; mais l'intérieur en est très-beau. Il y a prodigué les décorations , les commodités & les meubles les plus riches. Son successeur dans le poste délicat qu'il vient de quitter est Alexandre , fils du feu prince Constantin Maurocordato ; il n'est âgé que de trente ans. Le grand-visir l'a fait revêtir du caftan d'honneur en sa présence.

R U S S I E.

Pétersbourg. Le samedi 6 juillet S. M. I. vit lancer à l'eau un vaisseau de soixante & quatorze canons , construit sur le chantier de l'amirauté. Elle le nomma *le Pobaditel* ou *le Vainqueur*. Elle ordonna la construction de deux autres de cent canons chacun , & se rendit ensuite à Pétershoff , où l'on a célébré le 9 l'anniversaire de son couronnement. Cette année est la vingtième de son administration , & elle saisit cette occasion de distribuer plusieurs grâces.

Août 1782.

G

L'inoculation de la petite vérole se fait avec beaucoup de succès dans cet empire. L'année dernière on inocula dans le gouvernement de Kolyvan mille quatre cents cinquante-six personnes, dont treize sont mortes pendant le traitement. Le nombre total des inoculés dans les diverses villes du gouvernement d'Irkusk a monté dans la même année à trois mille quatre-vingt-deux, dont seize sont morts.

S U E D E.

Stockholm. S. M. la reine douairière, sœur du roi de Prusse, est morte le 16 juillet d'une fièvre inflammatoire dans son château de Swartfloë, âgée de soixante-deux ans moins huit jours. Cette perte a plongé la cour dans la plus grande affliction. Cette princesse excite les regrets de toute la nation.

A L L E M A G N E.

Vienne. On mande de Prague que tout y est préparé pour la réception du comte & de la comtesse du Nord. Le prince d'Estérahazy, qui espère avoir l'honneur de les recevoir dans ses terres lorsqu'ils retourneront en Russie, fait de très-grands préparatifs pour les fêtes qu'il se propose de leur donner.

La suppression des couvens n'est, dit-on, pas encore finie. Des commissaires impériaux viennent de partir d'ici avec ordre de supprimer ceux de Mariazell, de S. André, de Premeck, de Seissenstein, de Dierstein près de Crems.

L'empereur, par un décret de sa main en date du 31 mai, a supprimé les entraves qui gênaient le commerce de la librairie dans la Bohême. A l'avenir les libraires & imprimeurs de ce royaume, en se conformant aux réglemens particuliers, pourront faire venir de l'étranger tous les livres qu'ils désireront, les débiter ou les envoyer ailleurs.

Les habitans du cercle de Pils & de Wielitsch sont

dans la plus grande misère depuis l'abolition de la servitude; ils manquent de pain & sont réduits à manger des feuilles d'arbre. Les seigneurs, jaloux de la liberté que leurs vassaux ont obtenue, leur refusent du bled & de l'argent; & s'il arrive que quelqu'un fasse des avances à ces malheureux, ils sont écrasés par une usure inouïe. Le gouvernement informé de l'état déplorable de ces sujets de S. M. I. a donné ordre de leur fournir du grain des magasins impériaux.

I T A L I E.

Livourne. Il a été notifié, dans le courant de juillet dernier, à tous les évêques du grand-duché, qu'à l'avenir toutes les taxes qu'on avait coutume de payer à la chambre apostolique à Rome cesseraient entièrement, & que les sommes de ces taxes, déposées depuis le 18 mai dernier, seront partagées entre les pauvres de chaque diocèse.

Le 5 juillet, on a aussi publié dans tout le duché un édit portant suppression du tribunal de l'inquisition. Cet édit accompagné d'une lettre du secrétaire des droits royaux au provincial des frères mineurs conventuels, dans laquelle on lui ordonne de rappeler au plus tôt tous ceux de ces religieux employés comme inquisiteurs, vicaires, &c. & leur défendre de se qualifier à l'avenir de ministres du saint-office; il leur est encore enjoint de remettre à l'ordinaire, dans le délai de huit jours, tous les papiers relatifs à ce tribunal.

A N G L E T E R R E.

Londres. Deux événemens arrivés dernièrement en Amérique, ne servent qu'à éloigner davantage les colonies de toute réconciliation avec la mère-patrie. Le premier est une tentative faite par l'armée royale à Charles-Town, pour s'emparer du général Green, & débaucher ou disperser son armée.

Voici ce que l'on fait à cet égard. Un homme avait disparu avec un cheval appartenant à un officier Américain, & s'était rendu à cette place. Un parlementaire fut envoyé au commandant pour réclamer l'un & l'autre : il fut répondu que l'on devait envoyer quelqu'un pour chercher le cheval, mais que l'homme s'étant mis sous la protection du roi, ne pouvait être rendu. Un sergent nommé Peters fut envoyé pour aller prendre ledit cheval. Arrivé dans la place il fut questionné sur son attachement à la cause américaine, & sa fidélité envers son commandant. On vit qu'il aimait l'argent : on lui proposa de sonder les autres sergens de l'armée américaine, & de voir si on pourrait les attirer à livrer leur général : on lui proposa une grande récompense, & en attendant on lui remit pour arrhes une somme considérable. Il exécuta sa commission, & trouva tous les sergens disposés précisément comme il le désirait. Comme il avait souvent occasion de se rendre à Charles-Town en qualité de parlementaire, il profita de la confiance que l'on avait en lui pour se concerter avec les Anglais sur les dispositions qui pouvaient contribuer au succès de son entreprise. Dans son dernier voyage on convint qu'à un jour nommé, un parti de deux cents cinquante chevaux-légers Britanniques se trouverait à une certaine heure sur la lisière d'un bois qui flanquait le camp de Green, & s'y tiendrait jusqu'à ce que Peters eût fait un signal particulier, qui devait avoir lieu sans faute dans un tems fixé, si tout était prêt dans le camp pour l'exécution du dessein. La femme d'un des sergens, surprise des fréquentes absences de son mari pendant la nuit, soupçonnant une intrigue d'une toute autre espèce, résolut de découvrir sa rivale. Elle suivit son mari jusqu'à la tente où étaient assemblés les sergens ; & prêtant l'oreille, elle comprit qu'il s'agissait d'une conspiration : aussi-tôt elle se rend

à la tente du général , stipule la grace de son mari , & lui raconte ce qu'elle a entendu. On saisit les coupables , on les examine séparément. Péters refuse quelque tems de s'expliquer : il savait que la cavalerie anglaise devait être dans ce moment au rendez-vous , puisque c'était ce jour même qu'il devait exécuter son dessein ; qu'elle serait surprise , taillée en pieces , ou faite prisonniere de guerre : ce qui aurait effectivement eu lieu , s'il eût été moins fidele aux engagemens qu'il avait pris avec eux. Le lendemain matin il découvrit toutes les circonstances du complot , sans nommer ses complices. Il fut pendu sur-le-champ avec ceux des conspirateurs qui avaient été arrêtés avec lui. Le général Green est , dit-on , occupé dès lors à prendre toutes les mesures nécessaires pour découvrir jusqu'à quel point la contagion de la révolte s'est étendue dans son armée.

Le second fait nous est rapporté de la maniere suivante. Les royalistes de New-Yorck ont formé entre eux une association presque indépendante du commandant en chef , dont le principal objet paraît être d'exercer leur esprit de vengeance & de rapine par des excursions dans les contrées voisines. Le nommé White , un des associés , ayant été fait prisonnier , voulut s'évader avec un autre prisonnier : la sentinelle le tua. Pour se venger de cette mort , autorisée par le droit de la guerre , le nommé Lippencote , capitaine parmi les associés , connu par ses cruautés , conduisit dans les Jeseys le capitaine Huddy , officier Américain , son prisonnier , sous prétexte de l'échanger : étant arrivé , il ordonna de le pendre à un arbre , ce qui fut exécuté. M. Washington , informé de cet acte de barbarie , écrivit le 21 avril au chevalier Clinton , pour lui demander l'extradition du coupable. Celui-ci la refusa ; mais il ordonna la tenue d'un conseil de guerre pour juger le criminel. Ces procédures furent interrompues lorsque

la commission de sir Henri Clinton cessa à l'arrivée de son successeur le chevalier Carleton. M. Washington fit tirer au sort tous ses officiers prisonniers du même rang que le capitaine Huddy, pour user envers l'un d'eux de représailles. Le malheur échut au capitaine Apgill, officier âgé à peine de vingt ans, capitaine au régiment des Gardes, & fils unique du chevalier baronnet sir Charles Apgill, l'un des principaux banquiers de Londres : il était prisonnier depuis la capitulation de Yorck-Town ; & son sort est d'autant plus fâcheux qu'il est rempli de mérite, & qu'il avait sollicité lui-même de servir en Amérique. Au reste, on espère que sir Guy Carleton aimera mieux livrer le misérable Lippencote, que de sacrifier à de justes représailles une victime innocente.

Cet infortuné a écrit à son pere une lettre très-touchante, mais qu'on ne lui a point montrée, parce qu'il se trouvait lui-même dangereusement malade lorsqu'elle est arrivée. Il répugnait au desir que son fils avait d'entrer au service, & lui avait offert de lui assurer deux mille liv. sterl. de rente annuellement, s'il voulait y renoncer. Le jeune homme refusa cette offre, & cette désobéissance est le seul regret qu'il témoigne dans les adieux qu'il fait à sa famille.

On n'a aucune nouvelle intéressante de la grande flotte, ni de Gibraltar. Les affaires de l'Inde intriguent beaucoup le public : toutes les nouvelles que la cour donne sont très-avantageuses, & cependant les actions de la compagnie baissent tous les jours.

Les bruits de paix continuent toujours ; de fréquens couriers d'ici pour Versailles font croire qu'il est réellement question des préliminaires, cependant ils offrent encore bien des obstacles.

Les affaires d'Irlande ne sont point encore absolument finies. Le parlement de ce royaume a déterminé

sa séance le 26 juillet ; il y a eu de grands débats au sujet de la grande discussion entre les deux royaumes, & qui auraient été de nature à renouveler les troubles. M. Flood avait demandé la permission de présenter un bill, dont l'objet est de constater le droit exclusif du parlement d'Irlande, de faire pour ce pays des loix relatives à toutes espèces de sujets tant intérieurs qu'extérieurs. Sa motion fut rejetée sur une autre de M. Gratham, conçue & motivée ainsi : résolu que le bill de M. Flood a été rejeté, parce que le droit qu'a le parlement d'Irlande de faire des loix en toutes manières tant internes qu'externes, a déjà été établi dans cette chambre, reconnu pleinement, finalement & sans équivoque par le parlement britannique.

F R A N C E.

Paris. L'escadre combinée doit se porter sur les côtes d'Espagne, aux environs de Cadix, d'où elle sera à portée de s'opposer à la tentative que pourraient faire les Anglais de secourir Gibraltar. On dit assez généralement que D. Louis de Cordova, commandant en chef de cette flotte, se retire, & le public désigne M. d'Estaing pour son successeur.

M. de Grasse est arrivé le 16 de ce mois dans sa maison, rue du Cherche-Midi ; l'accueil qui lui a été fait en Angleterre a réveillé toute l'animosité de la nation.

M. Fitz Herbert, qui a été gouverneur du prince de Galles & ministre de la Grande-Bretagne à Bruxelles, arriva il y a quelque tems : ce qui confirme les bruits de paix répandus depuis peu. On dit que les pleins pouvoirs accordés à ce négociateur portent qu'il traitera de paix avec les quatre puissances en guerre contre cette monarchie ; ce qui serait une reconnaissance tacite de l'indépendance de l'Amérique-Unie.

S U I S S E.

Neuchâtel. Nous venons de perdre par la mort de

M. ALPHONSE-JEAN-HENRI DE BULOT, conseiller d'Etat & maire de cette ville, un magistrat digne à tous égards de nos regrets les plus amers & les plus légitimes. L'ouverture d'un vaisseau variqueux, accident auquel tout l'art des médecins n'a pu remédier, l'a enlevé d'une manière aussi prompte qu'inattendue la nuit du 30 au 31 août. Il était né en 1749, & avait manifesté dès son enfance un goût décidé pour l'étude. En 1771 le Conseil de ville, connaissant ses talens, l'avait admis dans son corps pendant qu'il était encore à Strasbourg, où il faisait ses études. Deux ans après, S. M. notre auguste souverain lui conféra la charge de maire de Rochefort, qu'il desservit avec le plus grand applaudissement jusqu'au mois de mai de l'année dernière, époque à laquelle il plut au roi, juste appréciateur du mérite, de lui confier l'emploi important de maire de la ville, dont il a rempli les fonctions pénibles & délicates avec une sagacité & une prudence rares dans un âge aussi peu avancé. Il joignait à une connaissance profonde du droit, tant public que civil, les vertus les plus recommandables, & une bonté, une affabilité qui lui conciliait tous les cœurs. Une application constante à remplir ses devoirs, une intégrité, une droiture inaltérable, un patriotisme judicieux & éclairé, en un mot, une maturité qui chez lui avait devancé les années : tant de belles qualités justifient la consternation profonde que sa perte a causée aux personnes de tout ordre & de toute condition. Ses obsèques se sont faites avec la solennité accoutumée & le concours de tous les citoyens, dont la douleur vivement exprimée fait mieux que tout l'art des orateurs l'éloge d'un magistrat qui paraissait n'être né que pour le bonheur & la gloire de sa patrie.